GABRIEL DE GONET, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, N° 6.

MARESCO ET COMP., LIBRAIRES,
RUE DU PONT-DE-LODI, N° 5.

**SAVINIEN LAPOINTE.**

# DANIEL LE VAGABOND.



Au nom du malheureux Daniel, madame...





## A M. L'ABBÉ PRUNIER.

### CHAPITRE PREMIER

**Le rendez-vous.**

Un équipage à deux chevaux venait de s'arrêter au pied de Saint-Étienne-du-Mont; une jolie personne en descendit rapidement. On célébrait alors l'octave de Pâques, l'une des plus belles fêtes du christianisme. Depuis le matin, une foule de malheureux encombraient la place, le portail et les marches de Saint-Étienne-du-

Mont, qui, soit dit en passant, est l'une des cures les plus lucratives de Paris, puisqu'elle rapporte à la fabrique, bon an, mal an, de vingt-huit à trente mille francs. Il est vrai de dire que la châsse de sainte Geneviève est pour plus de moitié dans ce miracle de la foi. Et ce n'est pas un charriot de petites croix, médailles ou chapelets, qui suffirait le jour de la fête de la bonne sainte pour satisfaire l'avidité des pèlerins et des pèlerines accourus de divers points du monde chrétien. Ce spectacle est touchant en soi par les différents motifs qui l'ont créé.—Cette médaille bénie nous préservera de la morsure des chiens enragés. — Cette petite croix qui a touché les reliques de la sainte fera grandir nos enfants.—Ce collier préservera les derniers-nés des convulsions. — Ces bougies que nous brûlons ramèneront nos maris qui sont en voyage et nos fils qui sont à l'armée... Car le plus grand nombre de ces âmes tendres, inquiètes et dévouées, sont des femmes, des filles, des mères. Toutes vont donc une fois l'an faire à sainte Geneviève confidence de leur espérance, de leur amour, de leurs chagrins. C'est à l'aspect d'un tel spectacle que l'observateur comprend toutes les misères de l'âme humaine et son élévation.

La dame qui descendait de l'équipage monta lestement les degrés de l'église, comme s'il se fût agi de monter l'escalier de l'Opéra pour assister à une brillante représentation d'Auber ou de Rossini. Cette dame n'avait en elle aucun des signes qui caractérisent les personnes pieuses. Aussi était-ce un sentiment étranger à la dévotion qui la poussait à venir célébrer, dans ce quartier assez triste, la fête si populaire de la pâque.

Au moment où elle entrait dans l'église, à travers les milliers de rameaux tendus vers elle, un mendiant d'une cinquantaine d'années, dont les lèvres et le menton se perdaient dans une barbe touffue et grisonnante, lui barra le chemin sans façon, en lui présentant une branche de buis qu'il tenait à la main.

— Pour l'amour de Dieu, madame, lui dit-il.

La dame allait passer sans s'arrêter lorsque le mendiant lui cria :

— Au nom du malheureux Daniel, madame, s'il vous plaît.

— Daniel! répéta la dame avec épouvante. Vous connaissez Daniel!...

— Je le connais.

— Que devient-il? que fait-il? où est-il? demanda-t-elle avec vivacité.

— Dans la terre, madame.

— Mort!

— Hélas! oui... Mon malheureux ami! fit le mendiant en s'essuyant les yeux, il est mort. Je l'ai perdu, voilà dix ans déjà, sur la route de Lyon. Nous voyagions ensemble. Sa dernière parole fut pour vous, madame.

— Qui donc êtes-vous? lui demanda la dame, cherchant à deviner cet homme qui lui parlait ainsi.

— Je comprends bien que vous ne me reconnaissiez pas. Le malheur nous change, sans compter l'âge. Je suis Claude la basse-taille de la troupe dont vous faisiez partie quand nous chantions sur la place publique; je travaillais alors; mais aujourd'hui tout le monde devient difficile : il faut avaler des sabres, se livrer aux reptiles ou bien aux bêtes, non moins féroces, pour faire de l'effet. Avec ça que la jeunesse est toujours pressée de passer sur le corps des vieux. Elle veut arriver; c'est son droit. Le public n'écoutait plus les notes un peu vieillies, j'en conviens, du pauvre Claude; alors j'ai fait faillite au travail, et je mendie. C'est dur quand on est habitué à gagner son pain... Vous n'avez pas changé, vous, madame. L'hirondelle est devenue fauvette; la chanteuse, une princesse.

La dame jeta une pièce de cinq francs dans le bonnet de son ancien confrère et entra dans l'église, contrariée de la rencontre, heureuse de la nouvelle qui lui apprenait la mort de Daniel.

Le mendiant la suivit des yeux avec un sourire étrange. La dame, qui se nommait Lauretta, fut prendre une chaise

dans le coin le plus obscur de l'église, ouvrit un livre et fit semblant de prier avec ferveur; elle se disait :

— Si Bécassine ne m'a pas trompée, cette femme ne peut tarder à venir. Ils se sont donné rendez-vous à dix heures au quatrième pilier. Malheur à cette femme si elle vient! malheur surtout à elle si elle persiste dans son amour pour le comte! Cette femme, m'a-t-on dit, est mariée. Tant mieux : il me sera facile de l'épouvanter. Ce mendiant en m'apprenant mon veuvage m'a remplie d'aise. Veuve! j'étais loin d'espérer un tel bonheur. Le comte m'épousera. L'acte de décès de mon mari n'est pas un parchemin qui sente le terroir du propriétaire, ni le parfum de la noblesse, sans doute, je conviens que cela ne sera pas fort plaisant à produire. C'est égal, l'amour triomphe de tout. J'ai pour auxiliaires la faiblesse du comte et ma volonté. Mais d'abord il faut que je me débarrasse de ce caprice qui le prend de faire la cour à une petite bourgeoise de ce misérable quartier. Il faudra que je revoie ce mendiant. J'ai besoin de détails concernant la fin de Daniel.

En ce moment, un homme d'une trentaine d'années et de tenue légère passa près de Lauretta qu'il ne vit pas. Lauretta l'aperçut et pâlit. C'était le comte; il alla se placer au quatrième pilier de gauche. Lauretta était en face, masquée derrière le pilier de droite.

On ne m'a pas trompée, se dit-elle. Il la devance. L'aimerait-il? Les amoureux devancent toujours l'heure du rendez-vous.

## II.

### La vieille voisine.

Dix heures allaient sonner à Saint-Étienne-du-Mont. Catherine, une pauvre vieille ravaudeuse de la place Maubert, disait alors à madame Jean, femme d'un coutelier établi dans le quartier :

— Ma petite voisine se fait bien belle aujourd'hui; on voit bien que c'est la fête du bon Dieu.

— Vous vous apercevez de cela, vous, mère Catherine, répondit en souriant madame Jean, mariée il y avait à peine deux ans.

— Pas seulement moi, répondait la vieille Catherine.

— Bah! qui donc encore?

— Votre mari, voisine.

— Mon mari!

— Il disait tout à l'heure, en sortant, que s'il y avait quatre fêtes comme cela par an, il serait bientôt ruiné.

— Il vous a dit cela?

— Il ne faut pas y faire attention, mon enfant, les maris, ça grogne toujours, ajoutait la vieille Catherine.

La jeune femme mit sur sa jolie tête blonde une capote de soie rose, se regarda dans la glace, lissa ses cheveux rangés en bandeau sur son front d'une blancheur irréprochable, se drapa dans un châle de haut prix et allait partir, quand la vieille Catherine lui dit tout bas, presque avec mystère :

— Et puis je crois, madame Jean, que votre mari est un peu jaloux.

— Oui, répondit Hélène, mon mari est jaloux.

— Eh bien, mon enfant, il faut y faire attention, ne pas l'irriter, ne pas lui donner des sujets d'alarmes.

— Des sujets! mère Catherine! je ne lui en donne pas; mais il en trouve.

— Je sais bien, mon enfant, que ces jaloux en trouvent partout; défunt mon pauvre homme, c'était la même chose. C'est égal, M. Jean vous aime.

— Hélas! soupira Hélène.

— Il se plaint de votre indifférence.

— De quoi se plaint-il? ne suis-je pas soumise?

— Il prétend que vous êtes plus résignée que soumise, plus froide que douce, qu'il y a dans votre calme apparent plus de résistance que d'abandon. Dame, voyez-vous, Hélène, c'est que M. Jean

n'est pas un garçon ordinaire. Grâce à son travail laborieux, actif, sa bonne humeur et sa bonne conduite, il est devenu maître. C'est gentil à trente ans. Plus d'une voisine vous porte envie, Hélène. Allons, voyons, n'allez-vous pas pleurer!

Effectivement, Hélène s'essuyait les yeux et tâchait de dérober ses larmes.

— Je souffre! murmura-t-elle.

— Vous souffrez, mon enfant? fit la bonne ravaudeuse avec étonnement.

— Oui, répondit la dentelière, je souffre d'un mal pour lequel le monde est sans pitié. S'il était possible à une femme d'avoir une amie, ajoutait Hélène, peut-être pleurerait-elle avec moi en écoutant le récit de ce que j'éprouve.

— Je ne suis pas d'âge à être votre amie, mon enfant, mais je pourrais être votre mère, répondit la vieille Catherine.

La cloche de dix heures se fit entendre à Saint-Étienne-du-Mont. Hélène s'enveloppa dans son châle et partit en disant:

— Mère Catherine, gardez la maison pour moi, je vais prier Celui qui lie et qui délie de nous rendre la paix.

## III.

### Trois regards.

Lauretta ne cessait d'épier à travers son voile noir tous les mouvements du comte de Bourgneuf. Le comte ne cessait de plonger son regard sur les paroissiens qui encombraient l'église en ce moment. Lauretta aperçut un reflet de joie illuminer la face du gentilhomme. En effet, le comte avait reconnu Hélène au milieu d'un groupe de femmes qui entraient par la porte latérale de gauche. Hélène vint se placer près du pilier où le comte était adossé; elle prit une chaise, s'agenouilla et prit. Hélène se leva pour s'asseoir; tourna la tête légèrement de côté et aperçut deux yeux qui la couvaient ardemment. Elle se détourna en rougissant. Lauretta pâlit sous son voile.

— Il est là, se disait Hélène.

— Elle m'a vu, se disait de Bourgneuf.

— Ils se sont compris, pensait Lauretta, levant un coin de son voile, qu'elle abaissa rapidement.

L'orgue se fit entendre, emplissant l'église de sa voix puissante. On eût dit d'abord les derniers accents d'un long sanglot auquel succédait un cri d'amour. Le prêtre, vêtu de blanc, monta lentement à l'autel paré de fleurs et de rameaux, au milieu de l'encens qui fumait; et tous les fidèles s'agenouillèrent comme si un souffle du ciel eût passé sur leur tête, ou comme un monde de roseaux courbés sous la brise du soir. Le soleil dardait à travers les vitraux ses flammes ardentes; la foi s'inclinait dans la nef; la poésie chantait dans les orgues, et la paix semblait descendre en rayons lumineux sur ces âmes ferventes.

Il y a dans le mystère des églises, dans la gravité de leurs chants, dans l'ampleur de leur musique, les décors et les costumes de leurs cérémonies, un charme irrésistible pour les âmes tendres, et pour ceux-là qui ont au cœur un grain de poésie; la vue, l'âme et la pensée, tout est saisi à la fois, dans ces cérémonies; aussi observez, non ceux qui vont à l'église pour s'y faire remarquer du maire ou du curé, mais ceux qu'un sentiment de vague inquiétude, de foi ou de vénération y pousse: voyez ce pauvre Auvergnat à genoux sur cette dalle, dans le coin le plus obscur de l'église, voyez-le droit sur ses genoux, les bras croisés, la tête penchée, sans chaise pour appuyer ses coudes enguenillés, sans coussin pour garantir ses genoux de la fraîcheur ou de la dureté de la pierre; seul, priant au milieu de la foule dans cette attitude touchante, triste et recueillie, et vous comprendrez, en face de cette rude nature, toute la puissance du culte.

Que ceux-là qui n'ont pas la foi naïve de cet Auvergnat n'entrent jamais dans une église : ce sont des profanateurs ou des tartufes. Ce qui l'émeut, cet homme, ce n'est ni le latin qu'il ne comprend pas, ni le luxe des divers chantres ou enfants de chœur qu'il ne voit pas, ni la grande voix des orgues qu'il n'entend pas; il est mû par la foi; c'est à lui que s'adresse cette parole de l'évangile : *Heureux les simples*.

Malgré tout le charme de la cérémonie, Lauretta trouvait que la messe durait bien longtemps. De Bourgneuf ne s'en plaignait point. Hélène trouvait que le curé allait trop vite et qu'il ne traînait pas assez sur le *Pater noster*. Hélène et le comte échangeaient ensemble des regards un peu trop fréquents eu égard à la gravité du lieu et de la cérémonie. Vint la quête, le comte y mit généreusement un louis d'or; Hélène tira sa bourse; dans son trouble elle la laissa tomber à terre; de Bourgneuf la ramassa lestement, la remit à Hélène, profitant du trouble de la jeune femme pour lui presser la main. Hélène remercia le comte en rougissant.

C'était la première parole qu'ils échangeaient, et dans ce premier attouchement de la main à la main, ils s'étaient avoué leur amour. Lauretta jeta un regard plein de rage et de fiel sur cette affection naissante; ce double regard, cette double émotion, n'échappèrent pas à son regard jaloux et vindicatif. Elle comprit, elle sentit qu'elle était en face d'une rivale, rivale d'autant plus redoutable qu'elle était jeune et belle. Elle ne douta pas que le comte ne fût venu pour cette femme à Saint-Étienne-du-Mont, et cette femme pour le comte. Le personnage qui l'avait avertie était donc parfaitement renseigné.

La cérémonie terminée, la foule s'écoula en silence. De Bourgneuf devança Hélène, alla se placer près d'un bénitier où un pauvre homme coiffé d'un bonnet noir tendait un goupillon aux assistants. Hélène s'avançait de ce côté. Bourgneuf trempa deux doigts dans le bénitier et offrit ainsi l'eau bénite à Hélène. Hélène tendait déjà la main vers celle du comte, quand elle se sentit violemment rejeter en arrière par une grande femme brune qui se campa entre de Bourgneuf et elle. Cette femme prit la main du gentilhomme interdit, et lui dit assez haut :

— Merci, monseigneur!

— Vous ici, madame! s'écria de Bourgneuf étonné.

Hélène revint rapidement sur ses pas pour voir le visage de celle qui lui parlait ainsi.

Lauretta toisa Hélène du bas en haut, et lui dit avec une sorte de persifflage :

— Si madame veut monter dans notre voiture, nous la reconduirons chez elle. Puis elle entraîna le comte, qui n'était pas encore revenu de son étonnement, et par un reste de puissance fascinatrice, elle le fit monter dans la calèche. Hélène en se retournant put voir s'enfuir l'équipage avec la rapidité d'un oiseau. Le mendiant, debout sur les marches de l'église, avait entendu une partie des paroles amères de Lauretta, avait vu l'embarras du comte et la confusion d'Hélène, et se disait :

— La chouette en veut à la colombe; nous saurons bien faire baisser le caquet à cet oiseau de malheur; au besoin, ajouta-t-il, nous ressusciterons Daniel.

## IV.

### Lauretta.

Une fois remis de son étourdissement, de Bourgneuf avait compris le danger qui menaçait Hélène; il s'occupa de le conjurer; il connaissait toute la violence d'une femme qui l'aimait par amour, par orgueil et par nécessité.

Lauretta n'était autre chose qu'une fille entretenue, sorte de femmes qui s'éprennent d'abord aux doux chants des

écus, et dont l'amour progresse ou diminue en raison de la hausse ou de la baisse qui s'opère dans les finances de leurs settes victimes.

De Bourgneuf n'était pas un sot; il gardait cette femme, bien qu'elle cût près de la quarantaine, plus par habitude que par affection. Cependant il l'avait aimée éperdûment, comme on aime à vingt ans. Cette femme, qui en avait dix de plus que lui, avait pris malheureusement une grande autorité sur l'esprit du comte. Depuis longtemps elle le dominait, et cette domination se comprenait d'autant plus, que cette femme singulière lui était jusqu'à ce jour restée fidèle. Lauretta était gaie, vive, enjouée; elle avait de l'esprit comme un diable, et de l'amour comme un ange. Passant avec une facilité d'enfant du rire aux larmes, de l'humeur la plus sombre à la joie la plus bouffonne, c'était un clavier qui n'était jamais en ropos: tantôt bruyant comme l'orage, grondeur comme l'ouragan, doux comme le chant des sapins, tendre comme le murmure des roseaux; elle soupirait, tempêtait et pleurait tout à la fois. En un mot, Lauretta avait tout ce qu'il fallait pour tourner la cervelle la mieux organisée; on pouvait cependant craindre ses extravagances: elle était capable d'un assassinat comme d'un suicide; son dévoûment pouvait être aussi redoutable que sa haine; en un mot, c'était une femme à ménager. De Bourgneuf se disait tout cela, et peut-être pour la première fois, depuis dix ans, il sentit à quel caractère il avait affaire.

La route fut silencieuse, de Bourgneuf jetait par la portière un regard distrait sur les marchands des rues et la foule affairée, au milieu de laquelle galopaient ses chevaux. Lauretta avait les yeux sombres et les pommettes des joues enflammées. Elle ne regardait rien, ne voyait rien, le silence de son amant la dépitait; l'orgueil retenait ses larmes; la jalousie dévorait son cœur. Tous les mauvais sentiments lui traversaient l'esprit, elle n'avait pas le courage de s'arrêter à aucun. C'est ainsi qu'ils arrivèrent rue Laffitte, dans un hôtel appartenant à M. de Bourgneuf: madame se retira dans son appartement; le comte se réfugia dans le sien. De Bourgneuf conjurait une scène que son amante préparait.

Lauretta sonna, fit appeler un domestique; le domestique entra.

— Bécassine est-il ici, François?

— Oui, madame, il est à l'office.

— Dites-lui de venir me parler.

Le domestique se retira. Un moment après le sieur Bécassine entrait.

C'était un personnage jeune encore, d'une longueur extrême et la poitrine étroite comme quelque chose qui aurait grandi sans prendre de corps. Son œil gris, vif, d'une expression vague, quoiqu'il brillât, comme un diamant dans de la fange, ne manquait pas de profondeur. Son nez, retors comme le bec d'un vautour, semblait vouloir se précipiter sur ses lèvres minces et serrées; on eût dit enfin la tête d'un oiseau de proie greffée sur le corps d'un échassier.

— Il entra en souriant, faisant de grands pas et marchant lentement. Il tenait son chapeau à la main et paraissait courbé en deux. Cet homme était un malheureux que Lauretta employait à sa police pour lui apprendre ce que faisait le comte en son absence, pour lui raconter ce qu'il faisait au dehors. La vie de cet être singulier avait quelque chose de diabolique et de triste à la fois. Bécassine n'était point un sot, c'était un cœur dévoyé; ce malheureux avait dépensé une énergie surnaturelle pour se cramponner à la vie. Né chétif, d'un pére robuste et d'une mére plus robuste encore, il ne reçut de l'un et de l'autre que des soins médiocres. A douze ans il renonça à divers métiers, toujours trop durs pour lui. Un jour, père et mère lui signifièrent que s'il ne restait pas à l'atelier où on le reconduisait pour la vingtième fois, il lui fallait renoncer au logis paternel. Bécassine prit son parti, quitta l'atelier et oublia la maison qui l'avait vu naître. Il était né intelligent, il se mit bravement au service de toutes les petites intrigues qu'il rencontra,

nonnant les unes, dénonant les autres; faisant réussir celle-ci, avorter celle-là, et bénéficiant sur toutes autant qu'il lui était possible. Il avait l'éloquence persuasive, la parole caressante, l'attitude humble, presque de la bonhomie; chacun s'y laissait prendre. Au cabaret il chantait, mettait les camarades en train et finissait toujours par payer son écot en chansons. Souvent encore un camarade l'emmenait coucher au garni que le malheureux Bécassine ne payait jamais. Une fois le pied dans une chambrée, Bécassine y demeurait six mois; il savait se rendre utile à des riens; il faisait les commissions, chantait des chansons nouvelles, lisait des romans, racontait des mélodrames, déclamait des scènes de tragédies; après quoi il se plaignait de la poitrine ou du mal de tête, et s'allait mettre au lit : les uns le plaignaient, d'autres s'en moquaient; l'hôtesse lui portait un bouillon, et le tout allait tant bien que mal, comme il le pouvait. La fortune ne venait pas sans doute; mais la vie s'usait; c'est tout ce que Bécassine demandait. Tantôt à jeun, tantôt gris, vivant sans cesse de raccrocs et d'indélicatesses, ne sachant pas ce que c'est que la conscience, ne croyant pas au libre arbitre en face de la misère, il pensait avoir satisfait à toutes les lois humaines, quand il avait un morceau de pain pour le jour et un gîte pour la nuit. Si quelqu'un se fût avisé de demander à Bécassine : De quoi vivez-vous, puisque vous ne faites rien; vous mendiez donc? il aurait certainement répondu :

— Non, j'emprunte.

Lauretta avait découvert cet homme dans la loge de son portier; elle avait commencé à l'employer à de petites commissions honnêtes, et peu à peu, entrant dans le caractère de Bécassine, elle avait fini par le mettre dans son intimité. Bécassine la servait merveilleusement, avec un zèle au-dessus de tout éloge; car il lui cachait toujours, le fin matois, la moitié des écarts du comte. Encore s'arrangenit-il souvent pour expliquer à sa maîtresse l'autre moitié de la façon la plus favorable au maître.

Si M. le comte a perdu cent louis au jeu, c'est qu'il y était forcé par l'étiquette qui ne permet pas qu'un gentilhomme se retire sur une partie, comme les gens du commun. S'il a ouvert le bal avec la marquise... c'est un honneur qu'il eût été indigne de laisser à d'autres qu'à M. le comte. C'était toujours mille raisons pour cent sujets. Encore une fois, Bécassine ne servait personne; il tâchait de vivre. Évitant le bagne et la potence, faisant tout du reste, peu lui importait d'être honni, pourvu qu'il ne soit point pendu.

Au premier coup d'œil que cet homme jeta dans l'appartement, il devina qu'un grand orage planait autour de lui; il comprit aussi qu'il fallait de la réserve et du sang-froid.

Lauretta l'aborda comme la foudre :

— Eh bien! Bécassine, le comte me trompe?

— C'est donc la première fois, madame?

Bécassine commençait évidemment son système d'amortissement.

— Le comte était avant dix heures au rendez-vous? il l'attendait?

—Oui, madame, dit Bécassine, il l'attendait.

— Ainsi, le comte est amoureux de cette femme?

— C'est selon, madame, répondit Bécassine avec calme.

— Bécassine, pensez-vous à ce que je vous dis?

— Oui, madame.

— Songez-vous à vos réponses?

— Oui, madame.

— Eh bien, s'écria Lauretta avec une nouvelle fureur, je vous dis que le comte est amoureux fou!

— Non, madame, répondit Bécassine.

— Je les ai vus se regarder, enfin.

— C'est possible.

— Se regarder en souriant.

— Cela se peut bien.

— Se regarder avec des flammes dans les yeux.

— Je vous crois.

— La coquette, au moment de la quête, a laissé tomber sa bourse pour qu'il la ramassât. Elle a laissé tomber sa bourse, enflée de gros sous, aux pieds du comte, Bécassine!

— Maladresse, madame.

— Que dites-vous là!

— Que cette bourse lui est échappée des mains par maladresse.

— C'est le comte qui la lui a ramassée!

— Pure politesse.

— Est-ce par politesse aussi qu'il lui a serré la main en lui remettant cet objet?

— Illusion, sans doute; la distance vous aura trompée, madame.

— Je l'ai vu, te dis-je.

— Avec la lorgnette de la passion, madame, mauvaise lorgnette à laquelle vous ferez bien de ne pas vous fier désormais.

— Et l'eau bénite qu'il lui offrit en sortant, car il lui a offert de l'eau bénite, Bécassine! Comment m'expliqueras-tu cela? voyons!

— Si vous acceptez la bourse, vous comprendrez l'eau bénite, c'est la même raison de politesse qui caractérise si bien M. de Bourgneuf.

— Enfin, fit Lauretta en éclatant, est-ce pour le plaisir de ramasser une bourse à terre et offrir de l'eau bénite à la femme d'un boutiquier, que M. le comte s'est présenté à Saint-Étienne-du-Mont? est-ce pour y entendre une messe longue et passablement ennuyeuse?

— Non, madame.

— Ainsi c'est donc par amour?

— Oui, madame, par amour.

Et Bécassine, après avoir fait une pause qui jetait le trouble dans l'âme de la malheureuse femme, folle à force de jalousie, continua :

— Par amour de l'art, madame. C'est un amour que tous les mortels doivent subir; artistes et poëtes ont leur divinité inspiratrice et sacrée; rivale que vous n'atteindrez jamais et avec laquelle vous ferez bien de faire bon ménage.

— Mais cette femme n'est point une divinité sans doute? reprit Lauretta avec impatience.

— Non, madame; mais cette femme correspond à certaine combinaison poétique qui roule en ce moment dans l'esprit de M. le comte; c'est l'enveloppe d'un sujet dont l'âme est en lui; comme nous ne comprenons la pensée que selon certaine attitude physique, d'après certain mouvement du corps ou rayonnement de la physionomie; qu'il faut avoir recours aux effets d'ombre et de lumière, en tant qu'art plastique, pour rendre une âme dans un personnage; comme il faut encore s'inspirer du lieu où l'on place son sujet pour que tout soit en harmonie, à la même hauteur de ton, dans le même sentiment d'effet général, M. le comte a dû venir à Saint-Étienne-du-Mont étudier cette femme, qui n'est pour lui qu'un modèle, et dont la tenue chaste et pieuse l'a frappé la première fois qu'il la rencontra, un jour qu'il flânait dans cette église. C'était un dimanche, comme je vous l'ai dit; il était dix heures; M. le comte y revint le dimanche suivant: cela durera tant que son sujet ne sera pas achevé. Ce sujet, vous le connaissez peut-être : c'est *la foi au* XIX*e siècle*. Maintenant les regards, le rendez-vous, tout vous est expliqué. Cette femme pense peut-être que M. le comte est amoureux d'elle, mais pour M. le comte, cette femme n'est qu'un modèle, je vous le répète.

Lauretta fit semblant de croire tout ce que lui disait Bécassine, au fond elle n'en croyait rien; elle soupçonna même Bécassine de trahison. Bécassine, de son côté, se disait: Il est temps de ne plus rien dire sur ce qui se passe ici. Cela finira mal; c'est dans l'ordre naturel des choses. Le combat commence, à qui restera la victoire? Je ne sais. Attendons-la venir, pour nous ranger ensuite sous les drapeaux du plus fort.

— Bécassine! s'écria Lauretta avec résolution, il faut couper le mal dans le vif.

— Oui, madame.

— Tu connais le mari de cette femme?

— Oui, madame.

— Quel est son sentiment touchant sa femme?




Lauretta faisant la leçon à Bécassine.

— Son sentiment est qu'il n'y en a pas de plus belle qu'elle au monde, repartit Bécassine.

— Il ne lui reproche rien?

— Si, madame, il la trouve un peu coquette.

— Et du reste?

— Il en est jaloux comme un tigre.

— Il serait bon, mon garçon, que tu voies cet homme. On pourrait lui rendre service en lui faisant entendre qu'il a tort de laisser sortir sa femme seule, comme il le fait, et que le bon Dieu n'est pas ce qu'elle aime le mieux au monde, même à l'église.

— La commission est délicate, madame.

— Dangereuse, veux-tu dire. Que fait cet homme?

— Je vous l'ai déjà dit, il est coutelier.

—Tiens, voici deux louis, tu l'emmèneras boire.

Tu lâcheras le chien entre deux bouteilles, au cabaret.

— Oui, répondit Bécassine, dans la joie qu'il avait de voir deux louis d'or briller dans sa main osseuse, des méchants propos bien arrosés passent toujours; on les avale au cabaret, on les cuve à la maison. J'avertirai charitable-

ment ce pauvre coutelier de ce qui se passe autour de sa boutique. Cela peut être une bonne action, au fait; quand l'intérêt du prochain nous y pousse, il faut savoir se mettre au-dessus des préjugés.

Ici Bécassine fut pris d'une toux violente, ce qui arrivait toujours lorsqu'il éprouvait la moindre émotion.

— Maintenant, voici qui est réglé pour celui-là. Écoute-moi, ajouta Lauretta. Tu vas aller à Saint-Étienne-du-Mont, tu te promèneras sur le portail; là, tu rencontreras un mendiant vêtu de loques, comme ils le sont tous. Ce malheureux paraît avoir cinquante ans, il a de longs cheveux et une grande barbe; tout cela grisonnant; il est d'une taille plus qu'ordinaire, un peu voûté, je crois qu'il a l'œil bleu; tu l'accosteras en lui mettant cinq francs dans la main.

— Ensuite, interrompit Bécassine que cette nouvelle aventure intéressait.

— Ensuite, continua Lauretta, tu l'interrogeras avec adresse, pas tout de suite, pas brusquement, pour savoir ce qu'est devenu un nommé Jacques Daniel, né à Paris, rue Traversine, dont le métier était de ne rien faire; il te dira sans doute qu'il est mort... tu lui demanderas où, quand, quel jour, quel mois, quelle année.

— Oui, madame.

— Attends! ce n'est pas tout. Tu demanderas aussi à cet homme, à ce mendiant, s'il peut te donner des nouvelles d'une petite fille, que ce Jacques Daniel traînait toujours après lui: si elle est morte, mariée ou placée quelque part.

— Madame, dit alors Bécassine, voilà des questions bien intéressantes; je souhaite de tout mon cœur que le vieux y réponde.

— Et moi aussi, balbutia Lauretta. Maintenant va-t'en, laisse-moi, prends tes mesures et ne brouille rien.

Voici des vivres assurés pour plusieurs mois, disait Bécassine en se retirant et toussant avec force; cela nous remettra un peu de velours dans la poitrine. Ouf! quelle chaleur là-dedans! Il se dirigea vers le portail de Saint-Étienne-du-Mont. Tandis qu'il allongeait sur le trottoir du Panthéon ses jambes héronières, M. de Bourgneuf entrait chez Laurotta.

Le comte entra en souriant. Lauretta, qui vit la sérénité répandue sur le visage de son amant, prit le parti d'être sombre; elle lui tourna le dos. De Bourgneuf prit Lauretta par la taille et appliqua ses lèvres sur les épaules nues de sa maîtresse. Lauretta fit un mouvement d'impatience et s'échappa des bras de son amant avec un geste un peu exagéré de mécontentement, trop exagéré pour être vrai; elle se jeta toute en pleurs sur le canapé au fond de l'appartement. Le comte la suivit, la prit par la main avec tendresse et lui dit en souriant :

— On boude!

Elle sanglota.

— Comment! des larmes? allons, voyons, êtes-vous un enfant? il n'est pas sage de pleurer sans raison, et je ne sache pas que vous ayez des raisons si légitimes de répandre des larmes?

Lauretta, qui sentait que son amant s'attendrissait, redoubla de sanglots. Le comte lui saisit la main et la porta à ses lèvres. Elle abandonna sa main et ne rendit aucun signe de tendresse.

—Voyons, tournez vos beaux yeux vers moi, enfant. Ne sentez-vous pas qu'on vous aime?

Lauretta étouffait ses sanglots vrais ou faux dans son mouchoir.

— Que l'on vous aime d'amour, ingrate! et que nous ne comprenons rien à cette fantaisie qui vous prend de nous bouder.

— Laissez-moi, monsieur! s'écria Lauretta avec désespoir.

— Ah! fit le comte, en la prenant au mot

La fureur est comme un flacon d'essence que l'on débouche, elle perd de sa force en s'exhalant. Cette femme s'emporta en longs reproches, menaça, tempêta et finit par tomber sans forces sur le canapé qu'elle inondait de larmes.

De Bourgneuf, de son côté, avait fini par opposer un silence de glace aux em-

portements de sa maîtresse C'était assurément ce qu'il y avait de mieux à faire en cette occurrence : la glace de l'un étouffait la véhémence de l'autre Lauretta commençait à désirer que son amant parlât. De Bourgneuf sentit que le moment était bon pour une explication ; il prit sa maîtresse dans ses bras et lui dit :

— Nous tournons donc à la dévotion?

— Oui, monsieur.

— Qu'alliez-vous donc demander à Dieu, s'il vous plaît, ma belle dévote?

— J'allais lui demander pardon de vous avoir aimé, monsieur; et vous?

— Moi! j'allais lui demander des inspirations.

— Est-ce que monsieur se fait poète?

— Pas si sot, répondit de Bourgneuf.

— C'est une sottise en tant que médiocrité, répliqua Lauretta, qui avait des faiblesses à l'endroit de la poésie. Il faut à monsieur des vierges agenouillées sous la voix des orgues pour lui monter l'imaginative, sans doute, continua Lauretta avec un accent de dépit qu'elle cherchait vainement à dissimuler en essayant de sourire.

—Bien! pensa de Bourgneuf, Bécassine a parlé selon mes ordres. Car Bécassine jouait double en cette affaire : il vendait l'une et livrait l'autre. Tout est expliqué, Lauretta s'en contente; tranchons là-dessus et passons à autre chose. Cependant il lui dit en finissant :

— L'art a ses amours comme le cœur a les siennes. Il y a danger pour une maîtresse à vouloir usurper le droit des muses.

— Surtout des muses inspiratrices, fit Lauretta en persifflant.

Toutefois, elle fit semblant d'accepter ces explications vagues; elle eut l'air d'avoir compris. De Bourgneuf eut l'air de ne pas être descendu à une explication blessante pour son orgueil, et tout sembla finir là. Cependant de Bourgneuf songea à prendre ses précautions vis-à-vis de Lauretta, qui devint plus défiante et plus jalouse que jamais.

On fit la paix, chacun pensant avoir triomphé : Lauretta dans son amour, le comte dans son intrigue. De Bourgneuf songeait à Hélène; sa maîtresse roulait dans sa tête des projets de mariage et songeait sérieusement à se faire épouser; aussi attendait-elle avec impatience le retour de Bécassine.

## V.

### Le coutelier.

La cérémonie n'était pas encore terminée quand Jean le coutelier revint à la maison; il y trouva la ravaudeuse qui lisait au coin de l'âtre dans un vieux livre de prières.

— Où donc est ma femme? dit-il en entrant, avec cet air d'inquiétude qui ne le quittait jamais.

— A l'église, répondit la vieille voisine.

— Que va-t-elle faire à l'église? murmura le coutelier avec humeur.

— Prier, lui dit Catherine.

— Elle y va trop souvent, reprit-il d'un air sombre.

Jean n'était point un méchant homme, c'était une nature faible; chez lui, même le cœur était excellent; mais la cervelle mauvaise, très mauvaise. Il ne fallait jeter qu'un rapide coup d'œil sur sa physionomie pour en être convaincu : son front était large, élevé même, son nez, grand, ne manquait pas de noblesse, l'ovale de son visage était assez correct quoique son menton fût court; sa bouche, privée de mouvement, indiquait chez lui un esprit taciturne, incapable de volonté; ses yeux d'un noir mat n'avaient ni éclat, ni transparence, pourtant on découvrait une sorte d'austérité monacale, sous l'arc luisant de ses sourcils épais et courts; mais la sérénité ne pouvait certainement pas pénétrer dans cette tête-là avec un tel brouillard sur la vue; sa figure, d'une pâleur extrême, donnait à son sourire

une teinte de mélancolie indéfinissable; il traînait le deuil sur ses pas et l'ennui partout. Son sourire n'était point d'un homme, il était celui d'un enfant; sa structure était frêle; il y avait de la femme dans ces bras arrondis, dans ces traits mous, dénués de toute mobilité; sa tête forte, ses cheveux noirs et bouclés semblaient s'être trompés de corps.

Enfin il avait des humeurs funestes, des colères dangereuses, des heures entières de silence effrayant, dans lesquelles on pouvait se dire : Médite-t-il un suicide? un crime? ou bien est-il fou? Son regard devenait fixe, son visage livide; pourtant à l'affaissement de son corps, à l'abandon de sa tête tombant sur sa poitrine et penchée de côté, on sentait que cet homme n'était pas fait pour agir, à moins d'être électrisé d'un mot ou d'un regard. La passion seule dominait chez lui; le bon sens ne pouvait l'approcher. Il avait cependant peu de préjugés, et, chose singulière, tout en n'ayant pas de volonté, il avait la rage de la domination; il prétendait imposer son opinion; la moindre contradiction le mettait en feu; dans ces mauvais moments, dans ces heures de jalousie, il n'y avait pas de mots assez durs pour sa femme, pas de menaces assez terribles, pas de regards assez sinistres; quand il avait épuisé tout ce qu'il avait en lui de fureur jalouse, il demandait à sa pauvre femme mille pardons de l'avoir affligée, donnait de la tête au mur, pleurait et sanglotait; commençait enfin sur le ton du maître et finissait toujours par ramper. Le tyran n'était plus qu'un esclave méprisable; en un mot, il souffrait et faisait souffrir; il aimait sa femme et il en était le persécuteur.

— Tiens! répondit la ravaudeuse, n'allez-vous pas être jaloux du bon Dieu, maintenant!

— Je ne dis pas ça, mère Catherine; mais je crois qu'elle aurait dû attendre mon retour pour aller à la messe.

— Alors la pauvre enfant aurait manqué l'office, puisque vous ne faites que d'arriver et que voilà tout le monde qui en sort.

— C'est juste, murmura Jean.

La vieille ravaudeuse avait une certaine autorité sur l'esprit du coutelier : elle l'avait vu élever, elle était du quartier; et puis, cette bonne femme avait été liée d'amitié avec sa mère. Jean avait donc une grande déférence pour la vieille Catherine que tout le monde estimait dans le voisinage.

Catherine usait du privilége qu'ont les vieillards d'appeler tous les bambins qu'ils ont vus naître leurs enfants; elle se croyait en droit de donner à Jean des conseils, de gronder un peu, de censurer quelquefois. Jean était habitué à voir dans tout cela une preuve d'intérêt, une marque d'attachement; loin de se fâcher contre la pauvre Catherine, il la remerciait. Cette femme d'excellent conseil rendait souvent de petits services dans l'intérieur du jeune ménage, et il faut le dire, le coutelier n'était point ingrat envers la vieille voisine. Jean lui donnait cette marque de déférence, que souvent il se confiait à elle et lui faisait ses confidences. Catherine l'estimait; cependant sa tendresse était pour Hélène.

La jeune femme arriva, elle était pâle et paraissait souffrir.

— Tu souffres, Hélène? lui demanda son mari en allant au-devant d'elle.

— Un peu, répondit Hélène avec un accent inquiet.

La vieille ravaudeuse regarda la jeune femme dans les yeux comme pour y surprendre la cause de cette pâleur. Hélène détourna la tête avec embarras.

— Ma pauvre petite femme! disait le coutelier en lui serrant les mains. Jean était dans son heure de tendresse.

— Elle aura sans doute attrapé froid à l'église, fit la ravaudeuse. Je lui avais cependant recommandé de se bien vêtir, ajouta-t-elle.

— Ce n'est pas moi qui lui refuse ce qui peut lui être bon pour sa santé, s'écria Jean; je ne lui demande pas compte sur la dépense, Dieu merci; là-dessus, elle peut faire comme elle l'entend; si un bon manteau lui est utile, elle n'a pas besoin de ma permission pour en faire

emplette. Cela rendra ma femme un peu plus belle et moi un peu plus jaloux, fit-il en riant, et la serrant dans ses bras, la pressant contre sa poitrine comme s'il eût voulu la réchauffer; mais puisque je souffre sa beauté, il faut qu'elle me pardonne ma jalousie. Allons, mère Catherine, ranimez le feu de la cheminée, faites à déjeuner pour nous trois, à telle fin que le feu la ranime, et que le repas lui rende ses belles couleurs. Et le pauvre coutelier se mit à dénouer avec gaîté les rubans qui attachaient le chapeau de soie de sa femme, le lui ôta, le posa sur le lit, voulut qu'elle se déchaussât pour prendre une chaussure plus chaude; approcha un vieux fauteuil près de l'âtre, la fit asseoir en l'entourant de toutes sortes de soins, et, après les avoir chauffées, il lui mit aux pieds ses jolies pantoufles bleues.

Hélène répondait comme elle le pouvait aux prévenances de son mari.

La vieille Catherine souffrait pour cet homme, était inquiète pour Hélène. Jean pouvait abuser son amour par l'illusion même de l'amour; mais il était clair que sa femme ne l'aimait pas; et elle se disait, la bonne femme, en songeant à Hélène: Comment cela finira-t-il! Puis elle se disait encore: Tant qu'elle sera sage, Jean ne s'apercevra guère de l'indifférence de sa femme; il finira même par l'accepter comme une preuve de sagesse. Mais si jamais Hélène, et que Dieu l'en préserve! la pauvre enfant, vient à s'engager dans une passion, l'amour de son mari lui deviendra une torture de toutes les heures, et son indifférence peut alors devenir de la haine. Ce n'est pas à vingt-quatre ans qu'on en a fini avec les chagrins de l'âme, avec les orages du cœur. Hélène est trop sensible pour ne point aimer.

Hélène aimait



## VI.

### Le Vagabond.

Le mendiant qui avait abordé Lauretta sous le portail de Saint-Étienne-du-Mont, riche d'une pièce de cinq francs que cette femme lui avait jetée, et de quelques sous que la charité publique y avait ajoutés, jugea, après la messe dite, que le plus fort de la recette était fait; il consulta son estomac, et ils demeurèrent d'accord qu'ils avaient faim. Il se dirigea donc vers la barrière d'Enfer pour y faire un copieux repas, et boire un coup à la santé des bonnes âmes qui l'avaient assisté, obligation à laquelle notre vieux mendiant ne manquait jamais. Tout en montant la rue Saint-Jacques, on l'entendait marmotter en lui-même:

— Pauvre enfant! pauvre petite! elle n'est certainement pas heureuse; je n'aime pas ce lion musqué qui lui fait de l'œil et qui ressemble au diable converti. Cet homme-là doit être un libertin fieffé; quand les souliers vernis barbottent dans la rue, sur les pas des amours, c'est par caprice. Hier, il rôdait encore à dix heures du soir, comme un filou, devant l'échoppe du coutelier; vingt fois je fus comme tenté de lui casser mon bâton sur le visage.

Et passant à une autre idée, il disait encore (cette fois il souriait):

La rencontre est drôle, après vingt ans d'absence. Lauretta une dame, une chanteuse de ruisseau, une mendiante comme moi; un équipage, des chevaux... c'est drôle. Je voudrais bien connaître le chemin qu'elle a pris pour arriver là; la gaillarde a toujours eu de l'esprit et elle a toujours eu le bonheur de tomber à des sots. Peut-être bien qu'elle est mariée maintenant à quelque grand seigneur; j'oubliais qu'elle ne le peut pas, étant mariée déjà, à moins qu'elle ne soit bigame: la nouvelle

que je lui donnai, touchant la mort de Daniel, a paru lui faire plaisir. Je suis certain que c'est la nouvelle qui m'a valu cinq francs. Si cette mort l'a satisfaite comme ses yeux me l'ont dit, c'est qu'elle a intérêt à ce que Daniel, son gueux de mari, soit enterré, fit-il en souriant : je gagerais mon bâton contre un titre que je reverrai Lanretta avant peu. Elle s'est faite dévote; c'est un parti. Je ne serais point du tout étonné qu'elle soit dame patronesse, inspectrice des asiles et fondatrice des crèches. Ces femmes-là sont capables de tout; son enfant ne paraît guère l'occuper. Il est vrai qu'il y a vingt ans qu'elle l'oublie. C'est comme si ça n'existait pas. Elle aurait pu le jeter à l'eau ou à la Bourbe. Elle l'a laissé dans les bras de Daniel. C'était plus simple et moins compromettant.

Tout en devisant de la sorte, le mendiant arrivait à la barrière. Ce jour-là le soleil était gai, l'air soufflait des bouffées de printemps, les oiseaux gazouillaient sur les branches où les feuilles verdoyaient, les guinguettes s'emplissaient d'ouvriers de tous états; la gaîté et l'appétit semblaient s'y être donné rendez-vous.

## VII.

**Le restaurant du Grand-Vainqueur.**

Il y avait alors dans un jardin du *Grand-Vainqueur*, — toutes les barrières ont leur Grand-Vainqueur, — il y avait sous les tonnelles qui commençaient à refleurir, une douzaine d'hommes à large carrure, à la physionomie basanée, à l'allure rustique. Ces hommes buvaient dru et mangeaient ferme. Ils étaient évidemment réunis pour une ribotte. Il n'y avait là ni femme, ni enfant. C'était l'égoïsme masculin attablé dans toute sa simplicité. Plusieurs d'entre eux, pourtant, étaient mariés, plus d'un avait des enfants; mais tout cela gêne au cabaret; il est plus simple de les laisser s'ennuyer à la maison.

Comme le mendiant arrivait, observant déjà avec tristesse que le coin où le soleil donnait était occupé, ne se souciant pas de manger à l'ombre, en compagnie des vents du nord, un personnage aux ongles aigus pérorait avec une sorte d'exaltation fiévreuse. Ce personnage n'était autre que l'intéressant Bécassine. Comme il se rendait à Saint-Étienne-du-Mont, il avait rencontré un compagnon charpentier, ancienne connaissance de chambrée, qui lui avait proposé le régal. Bécassine s'était dit : C'est autant de trouvé; allons dîner gratis, profitons de l'occasion, j'économise ainsi mon petit trésor. Ma commission sera aussi bonne demain qu'aujourd'hui; je n'ai pas rencontré le mendiant, le coutelier était sorti, et tout finira là. Ses compagnons, qui s'amusaient beaucoup à ses saillies, souvent heureuses, lui versaient longuement à boire et le poussaient à jaser, sans compter que Bécassine ne se faisait pas trop tirer l'oreille; il y mettait de la conscience, le pauvre garçon. En ce moment il disait donc, non sans être interrompu dans ses discours par une toux fréquente :

— Enfin, tous ici, vous êtes travailleurs, n'est-ce pas?.

— Oui, tous, répondaient les ouvriers.

— Les uns sont carrossiers, les autres sont débardeurs, menuisiers ou maçons, tous braves gens, qui ont plus de mal que de gain.

— C'est vrai, répondaient-ils.

— Et malgré ça, pour vous, est-il un lendemain d'assuré? Non. Mais, plus dur qu'un créancier, le bourgeois compte les miettes qu'il vous laisse, et de l'œil mesure vos assiettes. S'il voit fumer le bœuf ou servir le ragoût, « Voici des travailleurs, dit-il, qui mangent tout en l'absence de leurs femmes; » et si le vin, ce tendre ami, soutient vos forces, inspire ici votre gaîté, il dit encore, ce bourgeois, que vous vous soûlez comme des brutes.

— C'est pourtant vrai ça, s'écria un

carrier en avalant une chopine d'un seul trait.

— Si vous vous reposez, c'est autre chose : vous êtes des *feignants*.

— Justement, interrompit un menuisier qui travaillait régulièrement huit jours sur quinze.

— Si quelqu'un de vous, bon père de famille, a des filles qu'il aime et qu'il couvre de soie et de rubans : l'artisan est un sot. Si vos femmes jettent une broderie sur leur cou, passent un peigne en or dans leurs cheveux, entendez-le s'écrier, ce bourgeois : « Ah! messieurs, ces ouvriers! on rougit vraiment devant leurs femmes : comment parer les nôtres, désormais? Ça veut boire, manger, se reposer, briller comme nous le ferions. Ces gens-là gagnent trop, messieurs, voilà le mal; plus pauvres, ils feraient plus d'économies. »

Ces petits traits satiriques que Bécassine débitait d'un ton comique et avec malice, étaient adressés tantôt aux convives présents, qui n'y voyaient rien, tantôt à un entrepreneur qui n'en voyait pas davantage; chacun étant occupé du trait qui frappait son voisin, personne ne voulait avoir son paquet; il y avait bien par-ci, par-là, un œil qui se tirait, quelque nez qui se frisait; mais en fin de compte, personne n'était blessé.

Le mendiant, voyant des gens qui riaient haut et buvaient franc, s'était dit en lui-même : Je ne puis m'asseoir ici, attendu que toutes les bonnes places sont prises au soleil; là, ils sont douze, il y a chance pour y trouver un bon cœur. Il approchait son bonnet à la main, préparant son mot et son salut, quand Bécassine, qui avait fini de rire, porta les yeux sur ce vagabond qui s'avançait. Il l'eut à peine examiné qu'il reconnut dans ce personnage le mendiant que Lauretta lui avait dépeint; il songea dès lors à faire admettre cet homme parmi les convives.

— Quoi! s'écria-t-il soudain, compagnons! je viens de nous compter, nous sommes treize à table!

— Treize à table! s'écrièrent les compagnons.

— Treize! répéta Bécassine : un de nous mourra dans l'année, c'est sûr.

— Avisons ces gaillards, se disait le vieux mendiant.

— Voici un homme du bon Dieu, s'écria un ouvrier maçon, invitons-le, il fera le quatorzième; il arrive à point pour nous préserver de la mort.

Bécassine n'avait pas d'autre intention. La société applaudit à la proposition, on invita le mendiant à s'asseoir à table. Le maçon qui avait fait la proposition lui porta la parole.

L'ouvrier en général n'a pas grand goût pour les mendiants qui sont valides, à leur endroit il est même dur. N'appréciant pas la raison philosophique, il ne s'explique pas comment une âme trempée d'une certaine façon peut s'abandonner à tous les vents qui le poussent incessamment sous les pieds des passants; il ne comprend pas qu'il faille autant de force de caractère pour être Diogène que pour être Alexandre. Nous ne parlons pas ici de l'intelligence, nous parlons de ces natures toutes d'une pièce, qui, adoptant le paradoxe avec l'énergie du fanatisme, se briseront le crâne contre le mur de cette impasse, avant de songer qu'ils pourraient en sortir. Tel était ce pauvre mendiant; il y avait quarante ans qu'il se drapait dans le manteau pailleté, mais troué, du paradoxe, et qu'il parcourait ainsi le monde, pensant faire une grande farce à la société qui ne s'occupait pas de lui. Un morceau de pain lui suffisait; un méchant mot lui était égal, une marque de sympathie lui était indifférente; il n'avait ni haine ni pitié, il allait comme l'eau coule, avec le même aveuglement, ignorant où il devait s'arrêter, ne sachant pas où il allait. Il aurait vu une ville brûler qu'il n'aurait pas donné un crachat pour la racheter. On lui aurait volé sa besace qu'il n'en aurait éprouvé aucune émotion. Sa richesse était la sobriété, l'absence des besoins. Sa foi, ses jambes; son espérance, la mort; l'avenir, pour lui, se résumait dans le néant; il trouvait dans les



Merci, bon riche, merci...

livres, dans les actes, les sciences et l'histoire, la preuve de ce qu'il pensait. Dans sa jeunesse, la misère lui causait de fous rires; la richesse lui soulevait le cœur. Quand cet homme singulier quittait les murs des villes pour traverser la campagne, son âme semblait sortir de lui-même et prendre l'essor à travers champs. Ce pauvre vagabond gravissait les montagnes arides, allait s'asseoir au pied d'une roche, comme pour y savourer le charme rêveur de la solitude. Ce rocher moussu, crevassé par l'orage et le temps, ce mont désert, comme une terre maudite, lui causait un plaisir amer dont il aimait à se repaître. Pour peu que sa besace fût ronde et sa gourde pleine, qu'il eût un morceau de pain blanc ou noir, qu'il eût de la piquette ou de l'eau, peu lui importait. Daniel se sentait vivre sur ce mont dénudé où rien ne poussait, si ce n'est, de distance en distance, le mûrier fiévreux auquel il dérobait un fruit. La nuit, souvent, le surprenait dans cette extase, qu'il ne s'expliquait sans doute pas, mais qui parlait à son cœur. La nuit l'enveloppait ainsi dans ses ombres, en lui versant le sommeil. Le sol devenait sa couche hospitalière, un angle de la roche qui s'avançait comme un auvent, sa couverture; mais un ami, en ramenant le jour, réchauffait les membres engourdis du



Puisqu'ils doivent sauver le monde, Frères, affilons nos outils!

vagabond; Daniel alors se levait et saluait le soleil. Et Daniel cette fois disait, la face levée au ciel, les bras tendus vers l'astre qui montait radieux dans l'espace : Merci! bon riche! merci, toi, qui ne dédaignes pas d'emplir mon cœur et de toucher mes haillons. Merci, bon riche, merci! Et la montagne autour de Daniel répétait cette voix du pauvre vagabond : Merci, bon riche! merci!

Quand Daniel revenait ensuite frapper à la porte des villes, il rentrait en lui-même, et ce n'était plus qu'une machine qui mendiait. Sa taille était haute, un peu voûtée, sa figure belle, son œil doux. Si Daniel eût voulu se donner la peine de sourire, il aurait charmé des pierres. Il n'avait ni la supplique basse et nasillarde, ni le regard contrit, aplati et couchant, ni la voix trainante et lamentable de nos mendiants d'aujourd'hui, malheureux qui ont l'air d'être les comédiens de leur propre douleur. Daniel n'avait point non plus ce cynisme qui fait ressembler certains mendiants aux bandits; ni l'orgueil du mendiant espagnol, orgueil qui semble dire : « Puisque la mendicité est un droit, l'aumône est une obligation. » Ces mendiants-là pourraient bien avoir raison.

Daniel le vagabond demandait simplement, n'insistait jamais et se contentait

d'incliner la tête pour remercier ; aussi nos compagnons, malgré leur préjugé, avaient comme pénétré instinctivement la nature à part de celui-là. Puis quelques rides sur son visage qui s'empreignait déjà d'une sorte de tristesse ; quelques cheveux blancs qui luisaient sur une tête qui n'avait pas la prétention d'être vénérable, mais qu'un artiste aurait peut-être choisie pour un saint Jérôme : tout cela avait prévenu ces bons artisans en faveur de Daniel.

— Assayez-vous là, père, lui dit l'ouvrier maçon, les amis vous invitent. Soyez des nôtres et taupez-là, fit-il en lui tendant la main.

— De tout cœur, bonnes gens, répondit simplement le vieux Daniel.

— Maintenant nous sommes quatorze, s'écria Bécassine, qui tenait à se faire remarquer du mendiant, la mort a perdu ses droits, mais il ne faut pas que l'appétit abandonne les siens

L'on rebut et l'on mangea. Daniel fit comme tout le monde. Bécassine continua son discours satirique à l'endroit des patrons.

— Tonnerre! s'écria le menuisier, comme pour appuyer le discours populaire de Bécassine ; tonnerre! je suis las de rifler pour les autres!

— J'ai le gosier rouillé de rage et de fureur, fit à son tour le serrurier en vidant son verre.

— Enfin, hurla le carrier avec un blasphème et une voix à faire s'enfuir les chiens rôdeurs des cabarets, il faudra bien que tout ça finisse quelque jour. V'là trop longtemps que l'exploiteur nous saigne. Il n'est point fatigué le bras de ce boucher, mais m'est avis que le troupeau est las de se faire tondre, dépouiller et manger!

— C'est juste, s'écrièrent en chœur tous ses compagnons qui buvaient et mangeaient par un beau soleil d'avril, si voisin du gai soleil de mai.

—Frères, dit à son tour un jeune homme blond, d'une physionomie intelligente, vêtu d'une blouse de toile grise et coiffé d'une casquette bleue à visière de cuir verni, frères, il me semble que l'on déraisonne. Le repas menace de devenir lugubre, et toutes vos récriminations ne sont bonnes qu'à faire aigrir le vin dans nos verres ou à le brouiller dans nos têtes. D'ailleurs, le lieu est mal choisi pour se plaindre, et l'hospitalité vous fait un devoir de ne point attrister les convives, ajouta-t-il en jetant un regard rempli d'affection sur le vieux Daniel.

Le vagabond se sentit remuer jusque dans les entrailles par ce regard du jeune homme.

— C'est encore juste, reprit le forgeron en allongeant un bras de fer sur le grand broc qu'il enleva pour verser à boire à Daniel et à son voisin Bécassine, c'est avec le vin que l'on noie ses soucis. Après tout, il y en a de plus malheureux que nous, continua-t-il en approchant son verre près de celui du vieux vagabond pour trinquer. A la vôtre, papa!

Les compagnons se levèrent soudain : tous choquèrent le verre du vieux vagabond et burent à sa santé.

Il y avait longtemps que Daniel ne s'était trouvé à pareille fête.

— Michel, dit un gros rougeot, qui jusqu'alors n'avait rien dit, Michel, chante-nous une chanson, mon bonhomme; la chanson, c'est la prière des gueux, quand la chanson est bonne, toutefois.

— Oui! oui! une chanson, camarade! firent les compagnons; et le jeune homme qui avait interrompu les propos funèbres du carrier prit la parole.

— Attention! je vais vous dire la chanson d'un ouvrier, d'un de nos amis, qui l'a composée sur l'air de *Mimi Pinson*, et Michel commença d'une voix pleine et inspirée :

**CHANSON.**

—

IL FAUT AFFILER SES OUTILS.

Dans le jour qui venait de naître
Un prolétaire, gai pinson,
Ouvrant son cœur et sa fenêtre,

Détonnail ain-i sa chanson :
Oui, ce grès, vieux mangeur de rouille,
O mes instruments si gentils !
Vous débarbouille,
Alors qu'en dicton je gazouille :
Il faut affiler ses outils !

A gémir qui peut nous contraindre?
Tout cœur sensible a son écueil.
Pour moi je dédaigne me plaindre :
J'ai du travail, bon pied, bon œil.
Quand le bonheur, comme un mirage,
Fuit en raillant grands et petits,
De plage en plage,
Sur les meules du voisinage,
L'amour affile nos outils !

Le rêve pousse à l'incurie :
L'arbre jaunit, quoique debout.
Survient l'instant où l'on s'écrie :
Les pierres sont dures partout !
Des palais jusqu'aux mansardes,
Les déboires fourrent leurs nids
Dans les lézardes.
Chimère, en vain tu nous regardes
Quand nous affilons nos outils !

Que d'artistes, que de poëtes,
Oiseaux sans pain ou fleurs sans air,
Conduisent leurs douleurs muettes
A l'hôpital toujours ouvert.
Lorsque la muse est inféconde,
Quand la misère en maints taudis
Poursuit sa ronde,
Sous la sueur qui nous inonde
Sachons affiler nos outils !

Dieu travailla, nous dit la Bible.
Il fit la terre, il fit les cieux;
Logea son esprit invisible
Dans l'instrument laborieux.
Lorsque Dieu même, sans vergogne,
Pendant six jours, enfin, s'est mis
A la besogne,
Qu'un fol orgueil tempête ou grogne,
Il faut affiler ses outils !

Le ciel prodigua avec largesse
Tous ses trésors au genre humain.
L'outil, fort comme la sagesse,
Unira le cœur et la main :
Partout sa loi s'étend et fonde ;
Il faut qu'aux chantiers agrandis
La foi réponde
Puisqu'ils doivent sauver le monde,
Frères, affilons nos outils!

Ainsi chantait ce prolétaire,
Et les vents, emportant sa voix,
Frappaient les peuples de la terre,
Les faisant sourire à la fois.

Associons plaisirs et peines,
Devoirs, talents, travail, et puis
Chassons les haines.
Allons ! pauvres porteurs de chaînes,
Ensemble affilons nos outils !

Un chorus retentissant emplit soudain les murs du cabaret du *Grand-Vainqueur*. La sensibilité, l'enthousiasme, la gaîté franche, tout alors était de la partie. Bécassine même répétait à tue-tête, et comme si cela le regardait : *Allons, pauvres porteurs de chaînes, ensemble affilons nos outils !* Mais la toux maudite vint se mettre en travers son entrain et lui couper les ailes. La gaîté chantante n'était point permise à ce garçon-là.

Quant au vieux vagabond, sa voix n'avait pris aucune part à ce chant, il était même demeuré silencieux en face le chorus général. Un sentiment, inconnu jusqu'alors à son âme, avait jeté le désordre dans tout son être ; il se trouvait comme dépaysé. Ce chant de l'ouvrier Michel lui oppressait la poitrine ; la chaleur que le jeune homme mettait à l'interpréter lui causait une sensation indéfinissable, et quand il vit tous ces braves gens se dresser comme par un mouvement inspiré, allonger les bras et rapprocher les verres en répétant : *Puisqu'ils doivent sauver le monde, frères, affilons nos outils!* Daniel sentit la rongeur lui monter au visage; une pensée à laquelle le mendiant répondit : Il est trop tard ! lui traversa l'esprit.

La nuit vint et l'on se sépara; pourtant avant de se quitter, l'un d'eux dit à Daniel :

— Où logez-vous, père?

— Je n'en sais rien, avait répondu celui-ci.

— C'est mon chemin, avait interrompu Bécassine ; je vais le reconduire.

— Va ! lui dit Michel, en lui mettant quelque chose dans la main ; tiens, tu lui paieras un garni.

Bécassine et Daniel, bras dessus, bras dessous, redescendirent ensemble la rue d'Enfer.

---

## VII.

**Les deux renards.**

— Je le tiens, se disait Bécassine en lui-même ; nul doute, c'est mon mendiant. Puis il repassa son signalement en lui-même : Cheveux et barbe grise, yeux bleus... grand, un peu voûté, c'est ça. Il répond au nom de Claude, se disait-il encore, attaquons. Bécassine marchait les coudes serrés le longs du corps et les mains croisées sur sa poitrine, comme quelqu'un qui a froid ; tendait le cou, allongeait ses jambes de marionnette, qui jouaient dans un pantalon noir râpé ; toussait de temps en temps dans un habit étroit et non moins mince, non moins râpé que sa culotte. Rien n'était plus triste que la vue de cette pauvre nature enveloppée de vêtements tout-à-fait surannés, et dont l'intelligence, pervertie par la misère, luttait incessamment pour alimenter cette lampe qui menaçait toujours de s'éteindre et vivait toujours. Il y avait cent à parier contre un que cette petite ribotte d'occasion allait lui coûter huit jours de maladie. Ce malheureux se raccrochait avec un égoïsme infernal par tous les fils qu'il trouvait pendants ou flottants sous sa main ; il s'y rattachait avec tout l'égoïsme qui préside et présidera aussi longtemps que le monde à la conservation des êtres. Bécassine possédait au dernier degré cette énergie des faibles ; il était prévoyant comme une fourmi, patient à la curée comme un chat, conservateur comme l'avarice même. Aussi réfléchit-il longtemps pour savoir s'il devait proposer la goutte au vieux mendiant.

— Si j'étais capitaliste, lui dit Bécassine, je vous proposerais d'entrer ici.

Et il lui montrait un estaminet sale et étroit où quelques chiffonniers se soûlaient d'eau-de-vie autour du comptoir.

— Je ne roule pas sur l'or, répondit Daniel ; pierre qui roule n'amasse pas mousse ; c'est égal, pourtant, entrons ici, vous ferez bien de prendre quelque chose pour calmer cette toux-là.

— J'accepte volontiers, fit celui-ci, enchanté de la proposition ; c'est seulement histoire de passer une heure ensemble et de causer ; on ne rencontre pas tous les jours de bons vivants.

— Une bouteille, fit Daniel en entrant. Puis il se dit à lui-même : Je me doute bien que ce gaillard-là veut m'adresser quelques questions de la part de quelqu'un ; son obstination à s'attacher à mes trousses me le dit assez. Attendons-le venir.

Ils pénétrèrent dans une petite salle au fond de la boutique, et prirent place autour d'une table inoccupée.

— Vous ne m'avez pas l'air solide, camarade, dit le mendiant en versant à boire.

Bécassine en ce moment étouffait, en proie à une horrible quinte.

— On n'a pas été toujours heureux, répondit Bécassine. Gueux de parents !

— Vous avez souffert dans votre jeunesse ?

— Toute la vie, monsieur : pas de santé, pas d'état, pas de rentes.

— Pauvre homme ! se dit le vagabond à lui-même.

— Vous, monsieur, vous me paraissez robuste comme un chêne, fit Bécassine.

— Il est vrai que je me porte bien, répondit ce dernier.

— Vous marchez bien, vous avez beaucoup voyagé.

— Je marche toujours, et j'ai fait le tour du monde.

— Vous êtes bien heureux.

— Comme vous voyez, s'écria Daniel.

Le vagabond sortit son mouchoir ; une pièce de cinq francs tomba de sa poche à terre.

— La charité qui vous a donné ceci avait la main large, lui dit Bécassine en riant.

— C'est la bonne œuvre d'une belle dame, répondit le mendiant.

— Et d'une belle âme, dit Bécassine.

— Vous croyez?

— Je la connais.

J'en étais sûr, pensa Daniel. — Vous la connaissez?

— Oui ; un noble cœur!

— Ah!

— Un grand cœur.

— Vraiment!

— Vous ne devriez pas en douter.

— Il est vrai que je ne connais pas cette dame, reprit le vieux vagabond, songeant qu'il était bon de laisser ignorer à Bécassine qu'il connaissait Lauretta.

— Une femme heureuse, continua Bécassine d'un ton presque ironique.

— Heureuse? fit le mendiant.

— Comme toutes ces femmes-là.

— Ah! c'est que c'est...

— Entretenue par un comte, un sot qui fait le grand seigneur et qui se ruine avec elle. Une honnête fille qui l'aimerait tout simplement, il la laisserait dans la boue; mais cette vieille coquette qui se peint le visage et se blanchit la peau, il l'accable de présents. Dernièrement il lui envoya un équipage et deux chevaux : elle lui a renvoyé le tout au grand galop.

— Pourquoi ça? demanda le mendiant.

— Parce que M. le comte avait oublié de mettre cent mille francs dans le portefeuille de la calèche. Si cela continue encore quelque temps, M. le comte n'aura plus qu'une chose à faire, ce sera d'épouser la bohémienne pour ravoir sa fortune.

— L'épouser! s'écria Daniel.

— La gaillarde y songe, reprit Bécassine à demi-voix ; voilà pourquoi elle tire tant qu'elle peut la couverture de son côté.

Daniel demeura pensif.

— A quoi donc pensez-vous, camarade? demanda Bécassine, qui avait trop montré le bout de sa langue.

— Que j'oubliais de nous verser à boire, répondit le mendiant en versant largement.

— Vous ne connaissez rien sur le passé de cette dame? dit le mendiant, portant son verre à ses lèvres.

— Rien, si ce n'est qu'elle a quitté un riche négociant qui l'adorait pour prendre M. de Bourgneuf, qui était plus à sa convenance, en tant que position, âge et fortune.

— Mais avant le négociant? fit Daniel

— On ne sait plus rien ; ou ce que l'on dit est si extraordinaire, qu'il n'y a que l'imagination fantastique de mesdames les portières qui ait pu forger une pareille histoire.

— Que dit-on?

— Des bêtises.

— Encore?

— On dit qu'à douze ans elle chantait une guitare au bras sur la place publique ; qu'à seize, elle courait la pretentaine, en compagnie d'un chenapan qui recevait dans son chapeau les gros sous que la petite gagnait à la force du gosier.

— Il y a peut-être du vrai au fond de ça, répondit le mendiant.

— S'il en est ainsi, camarade, il y a des créatures qui ont de la chance, ajoutait Bécassine en toussant avec force.

— Elles ont de la chance jusqu'au jour où le mépris les dépose où la passion les a enlevées, répondit le vieux vagabond.

— Ce qui me ferait penser qu'elle a été bohémienne, dit Bécassine, c'est que...

Il s'arrêta court. Bécassine se rappelait un peu trop tard que Lauretta lui avait recommandé d'interroger le vieux mendiant avec prudence et de ne point bavarder. Cette suspension soudaine dans son récit acheva d'éveiller la défiance de Daniel. Il eut l'air de n'y point faire attention et versa de nouveau à boire.

Bécassine reprit la parole.

— Vous étiez ce matin sous le portail de Saint-Étienne-du-Mont?

— Oui.

— On vous a remis cinq francs?

— Voilà quarante ans que je mendie, et pareille aumône n'est jamais tombée dans mon chapeau, je l'avoue ; aussi je paierai bien une autre bouteille de grand cœur pour connaître le nom de cette excellente personne.

— Pourquoi faire?

— Pour la mêler dans mes prières, matin et soir.

— Elle se nomme Lauretta.

Daniel frappa sur la table. Un éclair passa dans ses yeux.

— Garçon! une bouteille. Je ne me suis pas trompé, c'était elle fit le vieux, vagabond en lui-même.

— Eh bien! c'est elle qui vous les a donnés, continua Bécassine.

— Qui elle?

— Cette petite coureuse d'aventures d'autrefois, fille ou femme entretenue aujourd'hui.

— Que Dieu la bénisse! fit Daniel.

— Vous l'avez nommée, dites-vous?

— Lauretta.

— Lauretta! En effet, je l'ai connue autrefois, elle faisait partie d'une troupe de chanteurs dans laquelle j'étais basse-taille.

— Comment! c'est vous qui êtes monsieur Claude? s'écria Bécassine, heureux de trouver un joint qui le menait droit à son but.

— Moi-même, camarade! Ah! c'était le bon temps alors.

— S'il en est ainsi, continua Bécassine, vous avez dû connaître un nommé... attendez donc... un nommé Jacques...

— Jacques Daniel, répondit le vieux vagabond avec indifférence.

— Lauretta en parle quelquefois comme d'un garçon intelligent, mais veule; comme d'un songe creux qui aurait passé sa vie à regarder courir les nuages, à voir se lever ou coucher le soleil, sorte de rêvassier qui lisait beaucoup et ne travaillait guère, dont tout le mérite était de savoir borner ses besoins.

— Le portrait est assez ressemblant, répondit Daniel.

— Malgré ça, madame de Bourgneuf, car les amis de M. le comte la nomment ainsi, madame de Bourgneuf semble avoir conservé un souvenir particulier pour ce garçon-là!

— Oui, dit le vieux vagabond, l'emploi de ce Daniel, de ce chenapan, comme vous disiez tout à l'heure, était de ramasser effectivement les sous qui pleuvaient sur le tapis. C'est là que ce Jacques Daniel commença son apprentissage de mendiant: pauvre garçon! qu'est-ce que c'est que de nous!

— Est-ce qu'il lui serait arrivé malheur?

— Au contraire.

— Comment cela?

— Il est mort.

— Mort!

— Il s'est débarrassé de la vie comme d'un poids inutile.

— Et il y a longtemps, sans doute?

— Pas trop.

— Pauvre homme! Est-il mort dans son pays au moins?

— Daniel n'avait point de patrie.

— Ses amis ont sans doute planté une croix en bois sur sa dépouille mortelle.

— Daniel n'a trouvé que deux amis après sa mort: une bonne femme pour l'ensevelir et un fossoyeur pour l'enterrer. Quelques os épars entre quelques planches minces, et pas même un chien derrière son cercueil.

— Cela serait un grand bonheur pour madame de Bourgneuf si elle savait l'adresse du mort.

— Je vous crois, camarade.

— Au moins elle pourrait faire mettre une croix sur cette cendre qu'elle a connue.

— Et retirer de la mairie l'acte mortuaire dont elle a grand besoin, fit Daniel en souriant avec ironie.

Bécassine appuya ses coudes sur la table, prit son menton dans ses mains et regarda le vieux mendiant tout ébahi entre les deux yeux.

— L'acte de décès! fit Bécassine; à quoi bon?

— Pour prouver qu'elle est veuve, répondit Daniel.

— Veuve de qui? demanda Bécassine, de plus en plus étonné.

— De Jacques Daniel, s'écria le vieux vagabond en se levant.

Et là-dessus il enfonça son bonnet de mendiant sur ses yeux, prit son bâton, paya la dépense, adressa ses adieux à Bécassine qui toussait et tremblait sur

ses jambes frêles, puis s'enfonça rapidement dans la rue Saint-Jacques, arriva en haut de la rue Mouffetard, entra dans un garni, à l'enseigne du Chien de la Montagne, chez un Auvergnat nommé Leplagne, qui logeait les chiffonniers et les mendiants.

Bécassine avait éventé un secret qu'il ignorait; mais il se disait en rentrant au logis :

— Ce vagabond-là pourrait bien être Daniel lui-même.

## VIII.

### Hélène.

Une commande extraordinaire autant qu'inattendue était survenue au coutelier. Un voyage à Langres, pays où se fabriquent les couteaux, ciseaux et canifs, qui alimentent la France et l'étranger, devenait indispensable à Jean.

— Je serai bientôt de retour, disait-il à sa femme, dont le visage devenait triste tous les jours. Allons, voyons, toujours des larmes! Ton époux serait à ce point ennuyeux qu'il ne puisse faire épanouir ce visage si triste!

— Vous vous trompez, Jean, je ne suis pas triste; seulement je ne suis pas gaie, voilà tout.

—Mon Hélène, examine-toi, interroge ton cœur, ta raison; quel moyen employer dans ce cas? Il faut que tu m'aides pour trouver un remède au plus tôt, j'y suis intéressé, disait ce pauvre homme en pleurant. Tu le vois! je souffre, moi, de te voir souffrir, languir ainsi. Tiens, ajoutait-il en la prenant dans ses bras, le mal qui t'oppresse, en me le confessant, finirait tout de suite, car le cœur d'un mari est un temple. Allons! viens t'y réfugier dans tes afflictions. Ma pauvre femme! il faut que ce mal soit extrême, puisque tu me le tais.

Et Hélène se disait en étouffant un soupir : Je me le tais à moi-même.

—Mais, enfin, disait le brave coutelier, pourquoi toujours rechercher la solitude! pourquoi sans cesse avoir les yeux rouges!

Hélène répondait :

— Suis-je donc la première qui pleure sans savoir pourquoi! le cœur a des chagrins que l'esprit ne voit pas toujours; et la coutelière essuya une larme qu'elle ne put cette fois maîtriser.

Jean devint sombre et pensif. Puis il lui dit :

— Ma bonne Hélène, tu n'aimes pas quelqu'un, au moins!

— Ah! vous voilà encore! Toujours de vos soupçons; la torture inutile, répondit-elle.

— Je t'aime tant!

Et cet homme lui pressait les mains avec une tendresse infinie. Puis il se disait comme pour se consoler : Plus tard elle m'en fera l'aveu.

Il ne pouvait se décider à se mettre en route et cherchait à se donner mille motifs pour rester : tantôt il regardait sa femme avec l'amertume sur les lèvres, dardant des prunelles sombres sur le visage d'Hélène comme pour y découvrir la vérité de ses soupçons. Une des souffrances du jaloux, c'est de vouloir trouver ce qu'il craint de rencontrer; c'est de porter dans sa passion funeste à lui et à l'objet aimé une investigation incessante : s'il ne trouve pas, il est malheureux de ne pas trouver, sûr qu'il est qu'on le trompe cependant; s'il trouve, il tue ou devient fou; dans tous les cas c'est un enragé.

Ce regard puissant troubla la coutelière. Il lui semblait que son mari lui ouvrait le cœur comme on ouvre un livre et qu'il y lisait. Si elle eût aimé cet homme, nul doute qu'elle ne se serait jetée dans ses bras; c'est en s'occupant d'un soin domestique, comme de remonter la pendule, qu'Hélène échappa à ces questions muettes qui l'importunaient sans l'attendrir.

Jean embrassa sa chère Hélène et partit pour Langres.

Hélène, en voyant s'éloigner ce mari

si bon, si aimant, sentit sa poitrine oppressée, rentra chez elle et se prit à pleurer. Elle se reprochait son indifférence, sa tiédeur envers cet homme qui l'adorait. Mais c'est en vain qu'elle voulait commander l'amour à son cœur; son cœur était rebelle. Hélène s'était laissé marier à Jean, sans conviction, par influence, comme un enfant qu'elle était, sans savoir ce qu'elle faisait, sans comprendre l'importance du mot mariage, tout-à-fait ignorante des devoirs qu'il impose, de la résignation qu'il inflige. Elle n'en comprenait ni la grandeur, ni l'avantage, ni l'austérité. Elle n'en connaissait, elle n'en comprenait que la loi revêche :

L'obéissance!

L'amour n'étant pas venu répandre ses roses embaumées sur cette formule aride et, provoquante passée de l'esclavage à la servitude, de la servitude au Code civil, Hélène rampait sous une véritable chaîne, dont les anneaux paraissaient d'autant plus tendus, que Jean était d'une effrayante jalousie. Cet homme était un boulet rivé au pied de sa femme, une ombre qui ne la quittait pas, un Argus qui l'épiait sans cesse. Hélène était seule, sans appui, sans conseil, sans parents. Sa voisine, la ravaudeuse, quoique excellente femme, n'était point à la hauteur des souffrances de la jeune coutelière. Catherine, avec cela, était la femme du devoir : bien qu'elle eût été battue toute sa vie par un ivrogne qui mangeait tout ce qu'elle gagnait, l'ivrogne n'en était pas moins un *pauvre homme* que l'on regrettait et qui était, selon le dire de la veuve Catherine, le meilleur des hommes. A ça près qu'il se soûlait et la battait, il avait un excellent cœur.

Cette femme fait de l'héroïsme avec un fantôme, disait Hélène. Si en entrant ce soir chez elle, elle le trouvait assis sur le seuil de sa porte, *ce pauvre homme*, je suis bien sûre qu'elle crierait : Oh! l'ivrogne! oh! le chien d'ivrogne! il en a encore plein son sac! Tu ne crèveras donc pas, vieux gueux! et autres gentilles formules qui composent le vocabulaire de cette langue à part, chez ce peuple des cheuils et des quartiers insalubres.

Hélène vivait, respirait dans son échoppe à peu près comme les fleurs exotiques enfermées dans ces cages de verre nommées serres-chaudes. La langueur la minait, faute d'être à son vrai soleil, sur son véritable terrain.

Elle était d'une taille moyenne, blonde et rose; son arcade sourcilière fine, longue, inondée de lumière, surplombait deux yeux bleus qui brillaient dans leurs orbites, un peu creux, comme des diamants dans l'ombre. Elle était cambrée comme une Espagnole, vive comme un oiseau; sa bouche, grande et rose, respirait la franchise; la volupté y pénétrait par les coins d'une finesse exquise et d'une moquerie imperceptible. Sa figure, plutôt ronde qu'ovale, semblait être faite pour l'enjoûment et non pour la tristesse. Son pas était leste, l'ondulation assouplie de sa taille avait le balancement léger du roseau. Les amours semblaient avoir pris logis dans son corsage, après avoir pétri ses hanches. Ses bras fermes, sans mignardise, largement dessinés, devaient s'ouvrir brûlants pour la tendresse et pour la liberté.

Le coutelier n'avait pas vu tout cela dans Hélène. Il aimait sa femme comme un honnête homme, voilà tout. L'œil du voluptueux, qui est aussi celui du libertin, pouvait seul analyser tant de charmes et les savourer du coin de l'œil. Je m'explique maintenant comme quoi les bons Arabes exigent que leurs dames se voilent : c'est qu'ils ont compris ces chers mahométans, qu'il y avait des regards profanes et que l'adultère commençait par les yeux et les lèvres.





Hélène.

# IX.

## Le Panthéon.

C'est ainsi que la pensée de séduire la femme de Jean, le coutelier, était venue à l'esprit du comte de Bourgneuf; voilà comment Hélène devint amoureuse dudit comte, le trouvant beau, de bonne mine et d'agréables manières.

Depuis la scène de l'église, Hélène était en proie aux plus vifs tourments.

Nous avons déjà dit qu'elle aimait; mais elle aimait de Bourgneuf. Cependant les deux amants ne s'étaient encore rien dit, leurs yeux seuls avaient parlé; l'assiduité de leurs rendez-vous tacites, le feu de leurs regards, cet entraînement que Newton appelle attraction, que Mesmer appelle magnétisme, que tous les peuples appellent amour, en disaient assez pour que l'homme et la femme songeassent en se séparant l'un à l'autre. Elle avait senti la main du comte presser la sienne. De Bourgneuf avait entendu la voix d'Hélène le remercier; il

l'avait vu rougir; Hélène l'avait vu trembler et pâlir d'émotion. L'un et l'autre étaient bien sûrs qu'ils ne se trompaient pas sur ce chemin parsemé de fleurs et d'épines où s'égaraient leurs cœurs.

Mais quelle pouvait être cette femme sombre qui s'était jetée entre elle et le comte, quand celui-ci lui offrit l'eau bénite, et dont le comte parut avoir peur? sa femme sans doute, sa femme ou sa maîtresse. Pourquoi le persiflage de cette femme en montant dans son équipage? Était-elle jalouse? Si elle est jalouse de cet homme, c'est qu'il est marié et qu'il m'aime... S'il m'aime, je le plains. Il doit être bien malheureux, ses souffrances doivent être ainsi que les miennes.

Hélène fit quelques pas dans sa chambre du premier, au-dessus de la boutique, soupira et dit ces mots :

— Je m'ennuie! mon Dieu que je m'ennuie!

L'ennui est le précipice où plus d'un être tombe; c'est le chemin du suicide, comme il est aussi celui de la débauche.

Hélène écarta doucement le rideau de sa fenêtre qui donnait sur la place du Panthéon; elle la parcourut du regard. Que cherchait-elle? ce n'était sans doute pas le vieux vagabond qui y rôdait en ce moment.

Qu'était-ce donc? Hélène ne se l'avouait pas, seulement son cœur se disait: Je ne vois rien venir!

Si de Bourgneuf fût mort ce jour-là, il serait resté dans le souvenir d'Hélène comme une ombre, comme un brouillard léger que chasse la plus douce brise; elle aurait dit le lendemain, si on le veut, le surlendemain : J'ai rêvé. Le doux rêve! Puis un sourire pensif aurait effleuré ses lèvres si pures et elle se serait rendormie ensuite dans la paix de son cœur. Mais il n'en fut pas ainsi, les orages les plus violents devaient battre longtemps cette pauvre fleur ramassée au bord du ruisseau.

Tandis qu'Hélène promenait ses regards ainsi, elle vit déboucher par l'angle direct de la place, un grand homme noir qui tournait et qui semblait chercher quelqu'un, tandis que du côté gauche de la même place débouchait aussi le vieux vagabond. Hélène, préoccupée d'une idée, y rattachait tout ce qui lui promettait une espérance. Cet homme qui cherchait quelqu'un n'était-il pas un messager mystérieux?

Daniel et Bécassine s'abordèrent gaîment. Hélène retomba sur une chaise avec tristesse.

— Bonjour, Claude, que cherchez-vous donc sur cette place?

— Mon pain, répondit le vagabond. Et vous, Bécassine?

— Ma vie, répondit ce dernier toussant toujours.

— Alors, bonne chance, lui répondit Daniel en s'éloignant.

— Vous aussi, mon vieux. Et tous deux firent mine de s'éloigner.

— Voici un vieux mendiant qui me paraît occupé à tout autre chose qu'à chercher son pain, disait Bécassine, jetant en s'éloignant lentement, et cassé en deux, un coup d'œil de côté sur Daniel.

— Ce garçon-là, disait en lui-même le vagabond, m'a tout l'air d'un espion au service de quelque intrigue d'amourette. Il y a du coquin dans cette face ridée et plombée. Qui sert-il en ce moment? Est-ce Lauretta ou de Bourgneuf? Peut-être tous les deux à la fois. Il y a une conjuration contre le repos de cette maison, pensait-il en désignant la boutique de Jean. Daniel s'embusqua dans l'encoignure d'une maison, de façon à n'être point vu. Bécassine, croyant le mendiant disparu, revint sur ses pas, s'avança lestement vers la demeure du coutelier, jeta un long regard dans la boutique, entra, puis s'informa à une vieille femme qui n'était autre que la bonne Catherine du maître de la maison, sous prétexte qu'il avait besoin d'une bonne paire de ciseaux.

— Monsieur est en voyage, répondit Catherine; mais si monsieur le désire, je vais appeler madame.

— C'est inutile, dit Bécassine, je reviendrai.

Bécassine sortit, tourna rapidement autour du Panthéon, dit deux mots à l'o-

reille d'un jeune homme, élégamment vêtu, qui attendait son retour avec anxiété, et dit ces deux mots :

— Parti, monsieur!

De Bourgneuf, puisque c'était lui, s'avança vers la boutique du coutelier.

Daniel, qui avait suivi tous ces mouvements, se dit alors :

— C'est de Bourgneuf qu'il sort.

Bécassine, revenant sur ses pas, passa près d'une allée où le vieux vagabond venait de se retirer pour n'être point vu. En ce moment Bécassine tira une lettre de sa poche, en contempla l'adresse en souriant ; puis il se dit : Par qui vais-je faire remettre cette infernale lettre ? Certainement je ne me charge pas de la donner moi-même à ce mari jaloux et sans pitié, comme tous les jaloux.

Il s'arrêta en ce moment devant l'allée où était Daniel ; celui-ci en sortit tout-à-coup, se heurta fortement dans le pauvre Bécassine, qui jeta un cri douloureux, tant il était faible au physique, et laissa tomber la lettre.

Daniel se jeta sur la lettre, la ramassa, la remit au malheureux Bécassine, et portant les yeux sur la suscription, il y vit écrit, en caractères de chat, en caractères qui ressemblaient à des griffes et à des pattes :

*Monsieur Jean, coutelier.* Puis dans un coin : *Personnelle.*

— Ceci vient de ma femme, pensa le mendiant. C'est Lauretta qui se venge, je le parierais. Ce coquin-là trahit à la fois son maître et sa maîtresse. Puis avec une grande rapidité de réflexion, il ajouta :

— Peut-être a-t-il raison. Il vit de trahison comme certains oiseaux, d'insectes venimeux.

— Tiens ! voilà justement mon homme, s'était dit de son côté Bécassine, tout en se remettant de sa secousse ; puis élevant à demi la voix :

— Ma foi, mon vieux camarade, vous arrivez à propos. J'étais embarrassé pour faire remettre cette lettre : c'est un petit service que je me permettrai de vous demander. Vous la remettrez donc tantôt, ou demain, à l'homme qui habite cette boutique là-bas au nº 2.

— Chez le coutelier?

— C'est ça, chez le coutelier.

— Je m'en charge; et Daniel mit la lettre dans son sac.

— Surtout ne la remettez qu'à l'homme, recommanda Bécassine.

— Soyez tranquille.

Là-dessus ils se séparèrent.

— Il est étonnant qu'il ne nous ait rien dit à l'endroit de ma femme, pensait le vieux mendiant. C'est égal, on y viendra. En attendant, sauvons, s'il se peut, Hélène d'un grand danger.

Deux heures étaient sonnées. Des ouvriers mangeaient çà et là au soleil, et causaient au pied de la grille du Panthéon. L'ouvrier des villes mange vite et cause beaucoup. Il est observateur, railleur, humain, extrêmement artiste. Tout lui est spectacle, drame ou comédie. Il se prendra d'une pitié à pleurer ou d'un rire cruel, entrant toujours dans le vif, rarement dans les nuances, indifférent pour le malheur vulgaire, impressionnable jusqu'à la passion pour une grande infortune, surtout si elle est nouvelle; curieux pour découvrir la chose qui se cache, et toujours grand questionneur.

Depuis longtemps ces ouvriers qui dînaient avaient remarqué le vieux vagabond, qui rôdait sans cesse dans le voisinage, et qui à l'heure des repas venait, quoiqu'en se tenant à distance, se mêler pour ainsi dire à eux.

— Eh bien, mon pauvre vieux, s'écria un gros brun frisé, qui, je crois, était tailleur de pierre, on n'a pas fait fortune donc?

— Pas plus que vous, mes enfants.

— C'est vrai que l'on n'est pas heureux, reprit un maçon. Nous aimons le travail, pourtant.

— Le pain que nous gagnons, ajoutait un menuisier, à peine suffit-il pour nourrir les nôtres ; mais c'est égal, on travaille.

Le *on travaille* était certainement mis là comme une épigramme à l'endroit de la mendicité ; cela n'était pas rigoureuse-

ment à sa place, en ce sens que Daniel était vieux, que c'était même cruel d'ajouter au poids des ans la mortification d'une leçon publique.

Le sarcasme est le glaive des gueux. Le vieux vagabond n'était pas blessé, il s'était fait une cuirasse de l'insensibilité, comme d'autres s'en font une de la bêtise ou de l'insouciance. Si un financier lui eût parlé ainsi, Daniel lui aurait tourné le dos sans même hausser les épaules; mais à des ouvriers, à des bons vivants, ainsi qu'il le disait, il sentait le besoin de répondre, non pas qu'il prétendît justifier son rôle vis-à-vis d'eux, mais l'expliquer. Peu lui importait du reste ce qu'on en penserait, ce qu'on en dirait ou ce qu'on n'en dirait pas. Il répondit donc, après s'être placé au centre de ces braves gens qui l'écoutaient assis, tout en achevant leur repas :

— On travaille, dis-tu, toi, mon gros blondin. Comme toi, j'ai cru un moment à la promesse du labeur. Mais aujourd'hui, je suis Daniel le vagabond, et citoyen du monde, bohémien s'il en fut. Coquin, jamais; pour gueux, c'est autre chose. L'or, qui ne va qu'aux heureux, déroulant ses filons à mon champ dépourvu, ma foi, pour les glaner, j'ai parcouru la terre, gaîment, pédestrement, de Paris à Rome, de Vienne à Constantinople. Cette vie a son charme! en cela suis-je fou? Je ne sais, mon garçon; mais vrai Dieu, quand j'agrafe mes guêtres, je sais bien que pour moi l'univers est sans maîtres! Un jour, un artisan, bon diable, un de ceux-là qui peut-être ont raison contre les paresseux, me dit, joignant l'aumône au plus sage discours : « Allons, entre! et chez nous fais un apprentissage. » Fi donc! lui répondis-je! à quoi bon ce boulet que l'on nomme un état! tout bagne me déplaît. Mon vieux père cassé sur sa chaise boiteuse me le disait souvent : « Prends garde, mon pauvre Jacques, dans la vie, à chaque homme, il faut un gagne pain... » Il me disait ça, lui, un jour que de faim il se mourait. Cher homme! Il besogna cinquante ans bel et ferme; mais quand vieux travailleur il en vint à ce terme où le corps plie, où la main tremble, où le regard s'éteint, il vit son abandon et se prit à douter. Quel fut mon héritage? Ce sac, que tissa la misère; ce bâton de voyage et les pleurs de ma mère. Donc, blasphémant tout haut le leurre du travail, je me mis en route avec cet équipage. Puis repoussant du pied ce trio menteur: religion, patrie, amour de la famille, je me fis mendiant, seul moyen désormais de vivre heureux et libre, à peu près comme un chien. Or, depuis quarante ans, voici quel est ma vie : je cours par monts, par vaux, au soleil, à la pluie, m'accommodant de tout, du bien comme du mal, surtout riant au nez du maître et de l'esclave. Vous, malheureux enfants, qui vivez et mourez comme des mouches viles dans ce fumier qui bout dans les cités, vous n'avez jamais vu sur un mont qui verdoie se lever le soleil immense et flamboyant, quand, pour me réchauffer, il s'élevait souriant à l'horizon! Moi, je le saluais comme on salue un hôte. Le matin, je m'assieds seul, tout seul, sur le tapis vert, au pied d'un arbre en fleurs qui m'abrite, et tirant aussitôt, pour un soin nécessaire, ma gourde et quelques noix des flancs de mon besace, je commence un repas qui n'a point d'envieux, si ce n'est l'alouette errante sous le ciel. Je vis du fruit tombé le matin de sa branche, de pain noir et d'eau; mais mon œil satisfait voit au milieu des blés les clochettes et les bluets mariés aux épis. Alors, tout à la fois la poitrine, le cœur, la tête, soudainement saisis d'une fraîcheur vivifiante, je me lève, me hâte et je marche, marche! marche! vers l'horizon sans fin où j'aspire toujours.

Si la nuit me surprend à moitié du chemin, je suis peu gentilhomme : alors, sans qu'il m'en coûte, je dors dans les fossés, dans l'herbe, dans les bois, ou bien près de la source où je me lave et me désaltère.

Voilà comment j'ai fui, n'y croyant plus, le travail, dieu sans temple, sans profit et sans gloire.

Un mouvement d'étonnement se ma-

nifesta parmi les ouvriers qui se levèrent avec agitation.

La satire amuse quelquefois, elle ne convertit jamais. Une éloquente réponse devait prouver au vieux vagabond comment on accueillait son sarcasme désespéré parmi les travailleurs de nos cités. L'un d'eux, élevant la voix, s'écria :

— Plaignons cet homme, amis; il n'a ni feu, ni lieu, ni Dieu.

— Essayons du bienfait, dit un tailleur de pierre.

Et laissant tomber quelques sous dans le bonnet du pauvre, chacun lui dit tour-à-tour :

— Daniel, au nom de Dieu.

— Daniel, au nom de la famille.

— Daniel, au nom de la patrie.

— Daniel, au nom trois fois chéri de ma petite fille.

— Daniel, pour ma mère.

— Daniel, au culte du travail.

Le bruit d'une cloche lointaine se fit entendre, c'était la voix du chantier qui les rappelait, et tous s'écrièrent :

— La cloche! amis, la cloche! à l'ouvrage! à l'ouvrage! Au revoir, compagnon, firent-ils à Daniel en lui serrant la main.

— Mes enfants, bon courage! répondit ce dernier. Puis après un moment de silence rêveur, il fit cette réflexion mentale, celle qu'il s'était faite après la chanson des Outils à la barrière d'Enfer :

Il est trop tard!

En ce moment, un homme à figure pâle s'approcha du vieux mendiant, qui marchait lentement et la tête baissée comme quelqu'un las ou chargé d'ennuis.

— Pauvre homme! se disait ce personnage à lui-même, après avoir écouté l'histoire de Daniel, pauvre homme! Du malheur il faut être l'appui; puis il ajoutait en souriant : Richesse oblige.

Et il laissa tomber une pièce de monnaie dans le bonnet du vieux Daniel. Daniel leva la tête et reconnut Jean le coutelier, dans ce personnage bienfaisant, lequel avait mis tant de lenteur pour ses préparatifs, qu'il avait manqué l'heure du départ.

L'avait-il manqué par calcul, pour se donner un motif de revenir chez lui et justifier son retour inattendu et brutal auprès de sa femme! Peut-être... cet homme s'était éloigné de son domicile, le cœur rempli des pressentiments les plus sombres et les plus vagues; il s'était dit : Je pars, laissant peut-être la trahison derrière moi. Peut-être guettait-elle dans l'ombre le moment où je m'éloignai pour franchir le seuil de ma porte. A mesure qu'il s'éloignait, ce soupçon prenait la couleur de la certitude; mais comme il approchait de sa demeure, la sérénité revint dans cet esprit inquiet, et le coutelier finit par avoir honte de ses soupçons jaloux.

Après l'aumône qu'il avait faite avec une sorte de gaîté d'âme, il se dirigea à grands pas vers son échoppe.

## X.

### De Bourgneuf.

De Bourgneuf, sur la certitude que Jean était parti, avait pénétré dans la maison. Hélène le vit s'élancer chez elle et poussa un cri. Bien qu'elle la désirât, elle n'était point préparée à une pareille visite; aussi son trouble fut-il pour le comte un aveu de la faiblesse qu'elle avait pour lui; il ne s'y trompa pas.

Après le trouble, vint l'excuse, après l'excuse la déclaration; Hélène pleura. Le comte lui baisa les mains avec transport, et tous deux, sans se préoccuper comment cela finirait, saluaient, légères phalènes, la torche dévorante que l'amour agitait pour eux.

De Bourgneuf était un joli blondin; quoique sa physionomie manquât de caractère, il pouvait y avoir chez lui beaucoup de tendresse, comme aussi pas mal de niaiserie; c'est avec cette seconde partie de son caractère que l'on exploitait la

première ; c'était par là que Lauretta le dominait. Aussi tout en aimant la femme du coutelier il devait subir le joug de sa première maîtresse. Ce n'était pas une nature corrompue, ce n'était pas non plus un cœur élevé ; il aimait Hélène sans calcul, mais aussi sans remords ; Bourgneuf était tout simplement un rejeton appauvri de la régence ; il y avait plutôt chez lui l'insolence du financier que l'impertinence du marquis, le frac de velours vert ou cramoisi ayant fait place à l'habit de drap noir. Les mœurs se nivelant, les usages, les modes et les préjugés, changeant de Bourgneuf avait mis son esprit à la coupe du siècle ainsi que son costume Et quoiqu'il se nommât comte de Bourgneuf, ce n'était qu'un vulgaire bourgeois dans toute la crudité de l'expression. Il se serait bien encore ruiné pour une mauvaise chanteuse ; mais il était incapable de jugement en fait d'art. Pour lui, Molière était indigne d'aucune attention sérieuse ; il avouait hautement que M. Scribe était la perfection du grand, du beau langage français, un vrai modèle en fait d'originalité ; il soutenait cette thèse avec un courage effrayant ; aussi fréquentait-il le Gymnase avec assiduité.

De Bourgneuf avait un lorgnon qu'il se fourrait dans l'orbite : était-ce pour avoir l'air impertinent en regardant les femmes ? était-ce pour se donner une tournure singulière, ou bien la mine intéressante d'un infirme ! Nous ne saurions le dire. Tout ce que nous pouvons assurer, c'est que ce n'était pas là le côté le plus satisfaisant de sa personne.

De Bourgneuf, heureux de son entrevue avec Hélène, descendait, le cœur gonflé de la plus douce jubilation, le petit escalier qui conduisait de l'échoppe à l'entre-sol, au moment où Jean tournait le bouton de la porte. Jean fixa sur le comte un regard troublé et interrogateur. De Bourgneuf, non moins troublé, sentit avec rapidité qu'il devait expliquer sa présence chez le coutelier. A la première parole prononcée, Hélène reconnut la voix de son mari ; elle resta à demi-escalier et prêta l'oreille. Ce fut de Bourgneuf qui prit la parole :

—Ah ! monsieur Jean, que je suis heureux que vous ne soyez point parti ! votre femme m'avait désolé en m'assurant que vous étiez sur la route de Langres...

De Bourgneuf avait commencé ce chapitre sans trop savoir comment il le finirait. Cela cependant était meilleur que de paraître embarrassé. Le silence accuse ; les femmes habiles savent bien cela.

— Vous m'en voyez tout ému de plaisir, ajouta-t-il, justifiant ainsi la rougeur légère qui en ce moment animait son visage.

— Qu'est-ce donc, monsieur le comte ? fit le coutelier d'une voix sourde, sans ajouter un mot, et d'une pâleur extrême.

En ce moment de Bourgneuf arrêta comme par miracle ses yeux sur la montre de coutellerie où figurait un couteau bizarre et incommode. La fin de son roman était trouvée.

— J'ai promis à six de mes amis qui vont partir pour Rome un couteau comme celui-ci, dit-il.

—Un couteau-poignard ! fit le coutelier d'un air sinistre.

— Justement, répondit de Bourgneuf. Il n'y a tel que les Italiens pour se servir de cet instrument qu'ils aiment à la folie.

— Peut-être ! répliqua Jean.

— En tout cas, c'est un honneur que je leur laisse volontiers, fit de Bourgneuf retrouvant son centre de gravité.

—Vous dites donc, monsieur le comte, qu'il vous en faut une douzaine ? fit le coutelier.

— Et le plus tôt possible, mon cher, répondit de Bourgneuf, pris au piège d'un achat forcé.

— Je vous demande huit jours, monsieur le comte.

— Huit jours, soit. Adieu, cher ; vous savez que je ne marchande point avec vous.

De Bourgneuf sortit et respira fortement.

— Maudite bicoque, disait-il en s'é-

loignant à grands pas, peu s'en est fallu que j'y étouffasse.

Hélène regagna sa chambre; elle avait désormais le mot de sa réplique.

— Catherine, fit le coutelier, s'adressant à la vieille ravaudeuse occupée à coudre silencieusement dans un coin de la boutique, y avait-il longtemps que cet homme causait avec ma femme?

— Cinq minutes, répondit Catherine, sans lever les yeux de dessus son ouvrage.

— Cinq minutes, dites-vous?

— Pas plus.

Le coutelier gagna l'appartement de sa femme en se disant :

— Tout le monde me trompe ici.

Arrivé sur le seuil, quelqu'un lui sauta au cou en s'écriant :

— Mon ami! quoi! c'est vous, mon ami! quel bonheur vous ramène si vite à la maison!

Son ami! jamais depuis leur mariage ce pauvre homme n'en avait tant ouï à son oreille. Hélène l'embrassait. Était-ce la peur qui la faisait agir ainsi? Hélas! non! misère! honte et malédiction sur tous! cette femme donnait le trop-plein de son amour. N'est-ce pas une chose reconnue, qu'une femme n'est jamais si près de trahir son mari, que le jour où elle lui prodigue des embrassements inaccoutumés! Ainsi était Hélène ce jour-là. Elle était ivre de bonheur, et dans son enivrement elle aurait pris volontiers le pauvre Jean pour confident de sa passion.

L'amour du jaloux est comme le vin vieux : le fond en est trouble. Le coutelier embrassait sa femme; mais la tristesse de son âme faisait pâlir ses lèvres d'un bonheur extravasé. Il tremblait en pressant Hélène sur sa poitrine. Hélène babillait, sautillait, folâtrait et continuait ses caresses : elle était folle. Si bien qu'elle finit par faire passer son ivresse dans l'âme du coutelier qui, étourdi, se laissa aller au courant de ce débordement inexplicable.

Une heure après, Hélène fondait en larmes.

Le coutelier chantait.

De Bourgneuf aurait pu rougir de sa conquête.

Au point de vue d'une certaine morale toute d'école, le plus à plaindre des trois était le malheureux Jean. De Bourgneuf, et c'est notre avis, avait ce qu'il méritait. Quant à Hélène, elle n'était digne d'aucun intérêt. Soit!

Jean était un jaloux ridicule.

De Bourgneuf un corrupteur sans âme.

Hélène une coquine détestable. Ainsi juge le monde. Nous qui ne sommes pas du monde nous disons :

Il y a là trois misères. Nommons-les : libertinage, amour ou folie; c'est comme cela : trois misères.

Maintenant que penser d'un monde où la plus grande honte serait d'avouer sa souffrance, où le plus grand devoir est de la cacher, où l'hypocrisie, la duperie, la torture, planent comme des oiseaux nocturnes et affamés, sur les êtres qu'elles enveloppent, corrompent et tuent.

L'amant plaît et séduit.

Le mari opprime et déplaît.

La femme rampe et se venge.

Le mari est ridicule.

L'amant est absous.

La femme condamnable.

Ainsi vont les choses; ainsi parlent l'égoïsme, le préjugé et ce que l'on nomme son honneur. Chacun hurle et se démène sous les réseaux de fer qu'il se met aux pieds, aux mains, au cou, sur le cœur, partout. Chacun passe une partie de son existence à se les forger, une autre à se les river sous les titres : affection, fanatisme, union, signature, foi, serments. L'homme tombe sous le poids de ses entraves, crie : Vive la liberté! et meurt esclave. Et maintenant ces douleurs sont-elles filles du lien social embrouillé à l'origine du monde? sorte de nœud gordien que le fer et le feu n'ont pu dénouer jusqu'ici, à travers les courses échevelées et sanglantes des révolutions. Ou seraient-ce simplement des infirmités humaines, maladies de l'âme dont la fin s'explique par l'aspira-



Catherine.

tion d'un monde meilleur, en désespoir même de celui-ci.

Le cœur de l'homme est pétri de passions. C'est là sa faiblesse, c'est là sa grandeur. L'homme n'y peut rien ajouter, n'en peut rien retrancher. Il n'y a de perfectibles que les institutions sociales. Ainsi l'homme ne sera toujours ici-bas qu'une marionnette dont une main mystérieuse tient les fils.

L'homme est fini.

On peut le peindre; le corriger, jamais!

Comme il est impossible de faire entendre le langage de la raison à la passion sotte ou héroïque, la vieille Catherine avait fait sagement en supprimant cinquante-cinq minutes de la conversation amoureuse du comte avec Hélène. Cette femme avait agi avec le sens populaire dans toute sa naïveté, à savoir : que les bons conseils n'entrent jamais dans l'oreille des sourds et que la passion est sourde. Et quand cet homme disait : Tout le monde me trompe ici, il est certain qu'il eût été mécontent de la lumière qui se serait faite à cette heure sur ce qui se passait dans sa maison.

Il demandait le soleil, mais il cherchait l'ombre.

—



L'entrevue. — Daniel et Lauretta.

XI.

**L'entrevue.**

— Ainsi, Bécassine, tu n'as rien pu savoir de cet homme!

— Rien, madame. Le vieux s'est boutonné du bas en haut, drapant son silence dans ses guenilles.

— Peut-être soupçonnait-il que j'avais intérêt à le faire parler, et qu'il espère en tirer profit.

— Vous faire *chanter*, répondit Bécassine. Je le crois.

— Et qu'a-t-il répondu à l'endroit de l'enfant? demanda Lauretta.

— A l'endroit de l'enfant, répondit Bécassine, balbutiant.

— Oui, de l'enfant.

Lauretta était visiblement émue. De quel sentiment cette femme était-elle agitée? Nous le verrons plus tard; seulement Bécassine, qui observait ses mouvements, se disait à lui-même :

—Qu'ai-je donc remué au fond de cette créature qui m'interroge, on dirait qu'elle

n de la boue dans le regard. Ma foi, répondit-il, je vous avoue sincèrement, madame, que j'ai oublié l'enfant.

— Il faudra revoir cet homme, Bécassine, et savoir des nouvelles de tout cela à quelque prix que ce soit.

— Oui, madame, s'écria celui-ci, entrevoyant la possibilité de réaliser de nouveaux bénéfices.

Lauretta ouvrit la fenêtre pour respirer. L'intérêt qu'elle attachait aux réponses du mendiant l'avaient suffoquée, et le rapport de Bécassine, loin de la satisfaire, irritait son impatience. Elle promenait donc ses yeux inquiets sur le boulevart, où était situé son hôtel, quand le vieux vagabond vint à passer. Daniel, voyant une belle dame se prélasser sur un balcon doré, se découvrit, et tendit humblement son bonnet, sollicitant du regard comme pour engager la dame à faire une action agréable à Dieu qui aime les pauvres.

— Bécassine, s'écria Lauretta avec véhémence, va vite! fais monter ce mendiant qui passe.

— Il ne passe pas, madame, il attend.

— Cours, et fais-le monter par l'escalier de service.

— Voici une aubaine ratée, se disait Bécassine descendant l'escalier le plus lentement que cela lui était possible, tout en étreignant la rampe de ses doigts longs et osseux. J'avais déjà pensé à mettre le vieux coquin de moitié dans les bénéfices. Nous aurions pu ainsi tirer à deux sur la bourse de madame, qui aurait à son tour éventrée celle de monsieur. Que le diable soit du diable. Tout en grommelant ainsi, Bécassine exécutait les ordres de sa maîtresse.

Un moment après, Daniel était introduit dans un riche appartement. Des tapis somptueux s'y déroulaient sous les pieds; des rideaux cramoisis à franges d'or pendaient aux fenêtres, à moitié ouverts et atténuant la vive lumière du jour. Des peintures d'un prix inestimable brillaient dans des cadres dorés et sculptés. Puis des chaises d'ébène à filet d'argent; des fauteuils où des mains habiles avaient brodé en or et en soie des fleurs, des oiseaux et une admirable figure de *Fleur-de-Marie*. Lauretta éprouva une grande joie de revoir le mendiant et s'écria :

— C'est bien, Claude! je ne me suis pas trompée. Que je suis aise de te revoir, cher camarade de mes jours d'infortune, tiens, assieds-toi là.

Et elle lui présentait une chaise commune qu'on semblait avoir empruntée à la cuisine pour recevoir ce vagabond.

Daniel fit semblant de ne pas avoir compris le geste indicateur de Lauretta. Il s'assit sans façon dans un fauteuil splendide où il disparut à moitié.

Lauretta fronça le sourcil et continua cependant :

— Je ne suis pas de ces bégueules qui, dans l'opulence, ne reconnaissent plus les vieux amis malheureux; Claude, je te veux du bien, moi!

— A quel prix, madame? répondit ce dernier.

— C'est-à-dire que tu n'en crois rien, continua Lauretta. Et pour convertir l'incrédulité du mendiant à la foi de son désintéressement, elle lui mit cinq pièces d'or dans la main, ajoutant :

— C'est à un vieil ami que je les offre.

— Accepté! fit Daniel, faisant sonner les cent francs d'un œil réjoui.

— Mon pauvre Claude, fit Lauretta avec affectation. Ah! s'il vivait, lui!

— Qui donc, madame? répondit ce dernier, feignant de ne pas comprendre.

— Daniel! fit Lauretta en soupirant.

— Ah! oui, je vous entends, le fait est que ce fauteuil est moins dur que la borne du chemin, et ces tapis plus doux aux pieds que le pavé des rues. Daniel dormirait bien plus à son aise sous un lit abrité que sur la feuille sèche des forêts ou sur la paille des granges. Tout me paraît confortable ici. Ce pauvre chien errant, qui n'a pas même un chenil à lui, serait très heureux d'habiter celui-ci doré comme il est. Et son cœur ne serait pas indifférent à la vue d'une femme belle et jeune encore.

Lauretta devint pourpre à faire trembler. Daniel riait dans sa barbe. Puis il ajouta :

— Mais, hélas! il est mort!

—C'est donc vrai ? répondit-elle.

— Pauvre ami! fit le vieux vagabond, j'ai reçu son dernier soupir.

— Cher homme! disait Lauretta, je n'étais pas là; il ne m'a pas pardonné.

— Rassurez-vous, madame, vous le reverrez.

— Je le reverrai, dis-tu ?

Les lèvres de Lauretta devinrent blanches de terreur. Ses dents claquaient.

— Vous le reverrez là-haut, continua Daniel gravement.

— Dieu le veuille, répondit-elle, se remettant un peu. Puis elle ajouta :

—C'est égal, c'est triste ! pauvre Daniel, mort!

— Il le mérite bien, dit alors le vieux vagabond. Je ne veux pas en dire de mal, puisqu'il n'est plus; mais il faut bien le reconnaître : c'était un fier sacripant, exigeant comme un prince et aimant comme un sot... Etes-vous dans vos meubles, madame?

Lauretta regarda le mendiant avec étonnement.

— Pourquoi cette question ? lui dit-elle.

— C'est que s'il revenait, le coquin serait bien homme à se camper ici, à hurler sur les toits qu'il est chez lui étant chez sa femme.

— S'il revenait! fit-elle, s'il revenait! d'où cela?

— De la tombe d'où l'on ne revient guère, répondit ce dernier.

— Plaise au ciel qu'il en soit autrement ! répliqua-t-elle d'un ton qui contrastait avec sa parole.

Visage fardé, cœur qui ment, se dit Daniel en lui-même. Oh ! ma chère femme, vous êtes horrible sous vos paroles larmoyantes. Il y a de la fraude dans vos soupirs.

En ce moment on entendit le bruit d'un équipage qui roulait dans la cour. Lauretta se précipita à la fenêtre.

—C'est M. le comte! s'écria-t-elle. Puis revenant vers le mendiant : Claude, il me faut avant peu l'extrait mortuaire de Daniel; il me le faut absolument, entends-tu?

— Oui, madame, vous aurez ça un jour ou l'autre, comme qui dirait demain ou après-demain.

— C'est bien, maintenant sauve-toi vite! voici M. le comte qui monte l'escalier. Il ne faut pas qu'il te voie ici.

— Il est vrai que mon costume est un peu négligé, fit Daniel en riant.

— Donne-moi ton adresse en deux mots et pars.

— Mon adresse en deux mots, la voici : la rue!

— Mais enfin quand te reverrai-je!

— Plus tôt que vous ne le voudrez, peut-être. Puis il sortit en ajoutant : Ah! Lauretta, si j'étais le mort, tu me donnerais l'envie de ressusciter.

En arrivant au pied de l'escalier, Daniel y rencontra Bécassine qui toussait comme de coutume, les mains crispées aux barreaux de la rampe.

Les dernières paroles de Daniel, en confondant Lauretta, la saisirent d'un grand trouble. La terre semblait manquer à ses pieds; il lui semblait qu'elle voyait tomber les ailes de l'espérance. Elle eut un instant de rêverie étrange dans laquelle l'illusion dorée s'enfuyait; où elle se voyait laide, vieille, abandonnée, mordant dans un morceau de pain sec au milieu d'une foule de pauvresses accroupies sous le portail d'une église, un gueux, rempli de cendres chaudes, sous ses jupes sales et surannées; des sabots fêlés aux pieds et cachant ses cheveux gris et rares sous un lambeau de laine noire. Elle eut un moment d'épouvante. De Bourgneuf entra sur ces entrefaites. Lauretta s'arma de résolution. Elle décida qu'elle devait frapper un grand coup. Prendre l'initiative en toute chose, c'est avoir une chance de plus de réussite. Elle mit donc de côté les petites intrigues faméliques, les petits

moyens à l'usage de son sexe. Elle alla au but droit et ferme, parlant haut, vite et clair. Il s'agissait non de convaincre, mais d'emporter. En un mot, la tempête venait de pénétrer dans la demeure du comte de Bourgneuf sous la figure de Lauretta. De Bourgneuf, de son côté, arrivait armé d'intentions hostiles.

## XII.

### L'orage.

En mettant le pied chez sa maîtresse, le comte sentit que l'atmosphère était chargée d'électricité. C'est assez dire qu'il éprouvait un reste de malaise qui s'emparait de tout son être et semblait déjà le subjuguer. Il eut le malheur d'ouvrir la conversation. Il l'ouvrit timidement, comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner. Etait-ce conscience, faiblesse, regrets? non; de Bourgneuf redoutait la violence de cette femme qui le regardait avec des yeux rouges de fureur contenue, et le sourire sur les lèvres. Il espérait la désarmer par un calme froid et plat, et lui donner congé de son amour avec une apparence de tendresse. Il lui dit donc en entrant :

— Chère Lauretta, vous paraissez souffrir. L'air est lourd chez vous. D'où vous vient cette pâleur?

Lauretta saisit avec esprit cette question du comte qui rentrait à merveille dans son rôle, et répondit :

— Ah! monsieur le comte, me ferez-vous donc mourir!

— Comment cela !

— La coutelière, monsieur le comte, la coutelière est votre maîtresse!

— Vous êtes un enfant. Le comte avait pâli en disant ceci. Lauretta s'en aperçut.

— Il n'est plus temps de dissimuler, monsieur le comte, c'est en vain que vous voudriez me tromper. Je sais tout, tout, vous dis-je, et votre émotion vous accuse.

— Vous êtes étonnante!

—Voilà un joli mot, monsieur le comte: vous êtes étonnante! Comme cela est convaincant! il est vrai que vous y mettez un air qui ajoute et pousse au persuasif. Je suis étonnante, en effet, de croire à votre infidélité. Bien plus étonnante encore d'avoir la lâcheté d'en souffrir, de ne pas mettre mon cœur sous mes pieds, de ne pas briser tous ces objets de mes jours heureux, de ces jours où vous m'aimiez, de ne pas reprendre ma guitare, et comme autrefois courir les cafés avec indifférence; mais aussi sans chagrins... Vous avez dit le mot : je suis étonnante, très étonnante, en effet.

— Quelle folie! répondit de Bourgneuf.

— Autrefois vous auriez dit : quel amour! monsieur le comte. Aujourd'hui vous me parlez gravement, sérieusement. Vous me voyez avec les yeux de l'esprit, le cœur est ailleurs.

— Vous êtes exagérée en tout.

— C'est votre faute. Autrefois vous me trouviez tiède, ne vous souvenez-vous donc plus de ces paroles : Lauretta, vous aimez comme une bourgeoise, comme une dame de comptoir! Vous ne m'aimez plus, monsieur le comte, tant pis; c'est un malheur dont je ne souffrirai pas seule, soyez-en sûr; quelqu'un se repentira quelque peu du mal que l'on me cause ici.

De Bourgneuf avait deux choses à ménager : le monde et la coutelière. Lauretta, montée comme elle l'était, était capable de faire du scandale. C'est là surtout ce qu'il fallait éviter. Il répondit en souriant :

— Où avez-vous pris ces rêves et quel démon vous pousse ainsi?

Lauretta avait l'énergie des enfants du ruisseau et la corruption raffinée que l'on puise dans les relations d'un luxe illicite, dans les tourments d'une position fausse. La ruse était sa nécessité, tout en ne reconnaissant de loi que sa volonté demi-sauvage, résultat de sa première éduca-

tion. Le ruisseau l'avait affranchie des préjugés sociaux, la fortune, en l'élevant, lui avait soufflé au cœur tous les besoins qui en sont la suite inévitable. Mariée, Lauretta aurait certainement fermé les yeux sur les écarts de son mari, en se consolant de son côté des déboires de l'amour qui s'ennuie au foyer domestique et tranquille. Mais cette fille, qui avait joué avec une intelligence très grande la comédie du monde dans le monde, voulait qu'on la prît au sérieux. Tant qu'elle n'avait pas été certaine de la mort de son mari, ce rêve n'avait eu aucune consistance dans son esprit; mais une fois sûre que Daniel n'existait plus, son ambition avait grandi dans des proportions effrayantes. Devenir une comtesse, une dame, la rendait folle et lui donnait des accès d'orgueil à confondre une impératrice, descendît-elle des Césars. Enfin, c'est là qu'elle avait pris ses rêves, c'est là le démon qui la poussait; et sa jalousie n'était que feinte. L'amour n'était plus qu'un agent au service de son ambition.

— Ils sont bien loin, ces temps, monsieur le comte, où vous songiez à me donner le titre d'épouse. Ici Lauretta se mit à sangloter.

— Voilà le rêve, se dit de Bourgneuf à part lui.

— Vous ne songiez qu'à me lier à votre fortune, disiez-vous en ce temps-là, et elle se tordait sur son fauteuil avec désespoir.

— Voilà le démon, se disait encore de Bourgneuf.

— Non jamais! jamais, monsieur le comte, je ne souffrirai autour de mon amour l'ombre d'une rivale.

— Qui songe à vous donner une rivale? reprit de Bourgneuf avec flegme.

— Vos paroles froides et les avertissements de mon cœur, qui ne me trompent jamais, s'écria-t-elle en relevant la tête avec énergie. Et s'avançant vers de Bourgneuf, l'œil étincelant, ses longs cheveux noirs répandus à flots sur ses épaules larges et brunes, noyant son col puissant et dégagé, elle ajouta :

— Cette femme, je la ferai tuer!

De Bourgneuf ne put dissimuler un sourire amer. Ce sourire mit le feu aux poudres.

— Pensez-vous, s'écria Lauretta, pensez-vous que j'ignore vos démarches quand je souffre de vos absences si fréquentes. Où courez-vous? vers une échoppe, autour de laquelle on vous voit rôder sans cesse sous l'ombre des réverbères, comme une âme en peine. Et aujourd'hui même encore n'avez-vous pas...

Elle s'arrêta. Cette femme sentit à temps qu'il ne fallait pas fermer à son amant la porte du retour, en lui avouant qu'elle savait tout. Il est clair qu'une fois cet aveu lâché, de Bourgneuf n'avait plus rien à ménager, il n'y avait plus pour Lauretta de gage possible de la part de son amant. Une rupture immédiate aurait été tout le fruit qu'elle aurait recueilli de son emportement. Entre le mot prêt à s'échapper et la réticence qui en fut la suite, cette femme avait enchevêtré les plus effrayantes combinaisons.

L'araignée avait tissé sa trame.

Elle se reprit donc :

— Ce matin encore n'êtes-vous pas sorti sans daigner vous informer de ma santé, quand vous saviez qu'hier, en vous disant adieu, je vous quittai souffrante.

De Bourgneuf eut un affreux pressentiment. Cette femme lui faisait réellement peur. Il lui vint à l'esprit qu'elle pouvait bien le faire espionner. Il comprit, lui aussi, la nécessité de dissimuler pour détourner l'orage dont cette femme le menaçait.

— Allons, allons, Lauretta, nous ne sommes plus à l'âge des enfantillages; le temps qui engourdit les passions folles fait aussi les affections plus douces quand elles sont sincères. De quoi vous inquiétez-vous? qu'y a-t-il de changé dans nos habitudes? moins amoureuses, elles sont plus fraternelles. Ne sauriez-vous, vous aussi, prendre un peu de votre côté, à votre manière, de cette liberté dont j'use du mien. Eh! quel diable aussi, il ne faut cependant pas non plus exercer des ty-

rannies sous le nom d'amour. Nous ressemblerions à ces monarques qui se disent hautement les pères du peuple et qui pour le leur prouver les administrent avec la verge des esclaves.

Il suffit d'une parole pour ramener l'amour qui fait semblant de s'enfuir, ou pour raviver l'espérance qui n'en peut mais.

— Je n'entends rien à votre raison philosophique, comme vous dites souvent, s'écria celle-ci. Tout ce que je sais, moi, c'est que je suis la plus malheureuse des femmes.

— Lauretta, fit le comte, avec un petit geste d'indignation qui produisit son effet cette fois, Lauretta, c'est de l'ingratitude! et l'oppression dont vous m'accablez est inqualifiable.

— Je vous entends. Vous avez fait ma fortune, vous m'avez enlevée à la rue, à la misère, et vous appelez ingratitude la constance de mon affection, le souvenir de ma reconnaissance. C'est vrai, l'on ne permet guère ces choses-là qu'aux femmes légitimes, et je ne suis pas une femme légitime.

— Allons, enfant, taisez-vous, lui dit de Bourgneuf, en passant sa main dans les cheveux épars de sa maîtresse, relevez-moi ces beaux cheveux-là. Allons dîner aux Frères-Provençaux, puis après je vous conduis à la représentation d'*Antony*.

Lauretta leva sur le comte des yeux remplis de larmes et d'amour. De Bourgneuf en fut tout ému et il se dit :

— Dieu me le pardonne, je me trompe fort ou j'aime encore cette drôlesse-là.

Et la scène se termina ici à peu près de la même façon qu'elle s'était terminée chez le coutelier.

On pourrait dire que l'amour est la folie du cœur. Sa nature est de ne rien faire de raisonnable; pourtant le crime des natures perverses, selon nous, est de singer le délire de cette passion, pour spéculer ou corrompre.

Tels étaient à cette heure mademoiselle Lauretta et M. le comte de Bourgneuf.

## XIII.

### Rayons et brumes.

Pour la première fois peut-être, une sorte de sérénité illuminait l'âme du pauvre coutelier. Il avait repris une ardeur nouvelle à l'ouvrage; à peine le jour était-il paru qu'on le voyait debout à son étau ou penché sur sa meule.

Ses bras étaient d'autant plus agiles que son âme était allégée... La fatigue provient du découragement : c'est pourquoi l'homme heureux ne se lasse jamais. Jean n'était point un commerçant très ambitieux; il comptait plus sur le temps pour amasser un morceau de pain, que sur des affaires brillantes et rapides, comme on entend les faire aujourd'hui, que tout le monde a hâte d'arriver. Aussi avait-il pris pour enseigne obligée : ***Au gagne-petit***. Bien qu'il fût de ceux qui se disent, soir et matin, avec cette patience et cette tenacité qui sont le génie de cette espèce d'homme : Ne laissons pas chez nous pénétrer la misère n'étant rien qu'un vendeur dont voici la devise : un plus un valent deux, avec cela je bats l'idéal maladif qui dit que le commerce est chose prosaïque, Jean n'était cependant pas cupide; il voulait vivre. Ah bah! laissons hurler cet affamé rêveur, le sou criera toujours haro sur l'écu d'or, ajoutait-il en riant, et la lime mordait dans le fer, et le grès dévorait l'acier. La roue ronflait dans la cave où se polissaient ciseaux et rasoirs, tandis que le coutelier chantait une romance qui alors courait les rues : ***Ce qu'il me faut à moi, c'est toi.*** Il n'est pas difficile de deviner de quelle pensée était préoccupée l'âme de Jean, alors qu'il fredonnait cette romance du carrefour.

La coutelière, de son côté, était en proie

à une lutte terrible. Tant que son amant ne lui avait point fait d'aveux ; tant que son amant n'avait été qu'un rêve, elle l'avait envisagé en souriant, à travers un prisme d'illusions dorées, comme un enfant rêve du ciel ; mais depuis ce jour où de Bourgneuf avait mis le pied dans la maison du coutelier, Hélène était inquiète ; les tourments avaient chassé l'ennui de son cœur, c'est vrai, mais ces tourments inquisiteurs commençaient à lui faire regretter ses jours d'ennui. La lettre qu'elle écrivait ce jour-là à de Bourgneuf explique assez l'état de son âme. Hélène écrivait :

Monsieur,

« Je voudrais bien ne pas vous connaître ; je voudrais bien ne pas vous avoir entendu. Depuis quelque temps je me crois comme étrangère chez moi, je n'ose supporter le regard de mon mari. Sa voix me cause des tressaillements inexplicables. Ses intérêts me semblent étrangers. Je ne m'intéresse ni à son travail ni à son commerce ; à peine si j'ose approcher de sa table, qui semble n'être plus la mienne ; l'air de ma chambre est plein de contrainte, plein de mensonges ; je me sens lâche et indigne ; je me reproche jusqu'aux robes, jusqu'aux vêtements, que mon mari a eu tant de mal à gagner, et qu'il me donne, lui, avec tant de gaîté. Je me sens coupable en voyant ce qu'il souffre. Je me sens indigne en le trompant, et je n'ai ni la force de m'enfuir ni celle de rompre avec une passion qui m'est déjà si douloureuse. La femme serait-elle faite pour l'esclavage! J'ai appris, monsieur, que la dame du jour de Pâques était une femme..... Comment une femme peut-elle descendre à un tel rôle, à un tel état, à un tel abaissement de sa dignité, de sa pudeur ; et comment peut-on estimer une pareille créature. On dit cependant qu'il y a des hommes qui se ruinent pour ces femmes-là. S'il en est ainsi, qu'est-ce donc que l'amour ! Ceci me semble un contrat passé entre la faiblesse de l'un et les calculs de l'autre. Puisque vous la gardez auprès de vous, monsieur, vous l'aimez donc! pourquoi la garder si rien ne vous lie! donnez-lui un morceau de pain et faites-la s'éloigner. De quel amour m'aimez-vous donc, si vous persistez à la retenir auprès de vous! vos chaînes sont volontaires, tandis que les miennes... Ah! si j'étais libre! Mais non, je n'ai pas le droit d'exiger un tel sacrifice de vous : que pourrais-je vous donner en retour; et puis, je sens que ce conseil est d'un cœur méchant. Quand on pense mal, on agit mal. Il y a, monsieur le comte, entre nous deux un abîme infranchissable : la fortune.

« J'appartiens au mariage, à un mari bon et dévoué, exigeant, sans doute, mais comme il accomplit son devoir, il est juste qu'il réclame ses droits. Je n'ai ni père ni mère; j'ai été élevée par la charité d'une vieille femme qui me reçut des mains d'un malheureux que l'on conduisait à l'hôpital où il mourut, m'a-t-on dit : ce malheureux était mon père. Voilà tout ce que je sais de mon origine et de ma famille... mais le plus grand des malheurs, je le sens aujourd'hui, c'est de ne pas avoir un état.

« Sans état !

« Ces deux mots contiennent un monde de honte et de tourments : de honte, car ils me disent : Si tu quittais ta maison, ton sort serait de remplacer auprès du comte cette femme que tu méprises; de souffrances, car tu serais condamnée en obéissant à ta passion à manger le pain du mari que tu

« tromperais. Pas d'amour sans liberté ;
« pas de liberté sans un métier.

« La ruse et le mensonge ne sont pas « dans mon caractère, ils n'y seront « jamais. Dans l'alternative où je suis de « vous suivre avec la honte ou de manger « le pain de la trahison, comme tant de « femme lâches, avec le mari qu'elles « dupent, monsieur le comte, j'aime « mieux encore me soumettre au joug du « devoir qui m'a surprise dans l'igno- « rance où j'étais de ce qu'il m'imposait.

« Dieu, qui ne veut pas que je sois « heureuse, m'ordonne de vous oublier. « Le pourrai-je jamais! aidez-moi, mon- « sieur, dans cette résolution désespé- « rée.

« HÉLÈNE. »

Hélène n'avait rien de vulgaire en elle: femme de sentiment pur, sans notion arrêtée sur le devoir, capable d'affection héroïque, elle était incapable d'un vice. La honteuse spéculation, qui fait ressembler tant de femmes à des reptiles venimeux, ne pouvait lui suggérer aucun compromis avec sa conscience. Le jour où la peur lui arracha ce cri : mon ami! en se jetant dans les bras de son mari, fut pour elle le jour d'une lumière terrible; car son éclat lui montra ouvert et profond tout un abîme d'abjection. Elle s'était dit : Tous les jours, toutes les nuits vont donc ressembler à cette nuit dont j'ai honte; non, plutôt mourir! et quand la vieille Catherine lui serra la main en lui souhaitant le bon soir comme d'habitude, madame Jean avait senti que ce pressement de main avait quelque chose de tendre, d'affectueux, quoiqu'un reproche de mère éclatât dans son regard. Ainsi, pensait Hélène, je ne suis déjà plus maîtresse de mes secrets, et déjà j'inspire la pitié et le blâme.

Daniel, en fouillant dans sa besace pour en retirer un morceau de pain comme il rentrait au garni, en retira un chiffon de papier tout sale et tout frippé. Il l'ouvrit, le déploya et lut ces quelques lignes :

Monsieur,

« La séduction rôde autour de votre « demeure et la trahison rit à votre « chevet. »

Ces lignes étranges n'étaient point signées.

Cet atroce billet fit monter le sang au visage du vieux vagabond. Il avait oublié cette lettre que lui avait confiée Bécassine. Il ne lui fut pas difficile d'en connaître l'origine. Il vit de quel danger ces pauvres jeunes gens étaient entourés, et pensa qu'il était temps d'agir en conséquence. Sa résolution fut prise en une minute ; d'abord il résolut de ne plus quitter la place du Panthéon pour observer attentivement ce qui s'y passerait, pour surveiller les manéges de Bécassine, qui devait être en cette affaire le va-et-vient de l'intrigue ; toutefois, il jugea comme de Bourgneuf qu'il ne fallait rien brusquer. Il aurait donné sa besace et son bâton pour avoir une entrevue avec Hélène ; son désir ne devait pas tarder à être satisfait.

De Bourgneuf faisait tout ce qu'il fallait pour se rendre insipide. Le pauvre comte ne réussissait pas dans le nouveau rôle qu'il s'était imposé. Lauretta le trouvait charmant et rempli d'esprit comme par le passé, elle redoublait de séductions, d'enjoûment, et réussissait quelquefois. Cette femme s'était mise aux emplois des grandes coquettes et elle avait remarqué que cela produisait un certain effet sur l'esprit de son amant, assez faible pour se piquer de vanité si ce n'était d'amour. De Bourgneuf, incapable d'une lutte dans laquelle il fallait opposer plus de force d'inertie que de colère, s'irritait et finissait toujours par plier. Il avait même fini par faire un accommodement avec sa double affection,



Catherine et Hélène.

celle du passé et celle du présent, quand il reçut la lettre de la coutelière.

De Bourgneuf, plus habitué à vivre qu'à réfléchir, fut d'abord un peu étourdi de cette lettre qu'il avait plutôt parcourue que lue. Il se mit à la relire une seconde fois. L'étonnement s'empara de son esprit; puis une troisième, et l'enthousiasme enivra son cœur. Bien qu'il ait vu plus de poésie que d'élévation dans l'expression des sentiments d'Hélène, le comte s'était dit: Une pareille maîtresse doit être un ange. De cette fois Lauretta sentit le contre-coup de la passion de son amant. De Bourgueuf négligeait ses visites de plus en plus, et elle s'aperçut que le sieur Bécassine était fort occupé par son amant; elle sentit qu'un mystère se nouait autour d'elle; qu'elle perdait de ses avantages et qu'il était temps de jouer quitte ou double. Elle arrangea donc une petite conjuration, qui lui réussit, sans lui être profitable.

## XIV.

### Les bons conseils.

Les jours se succédaient plus tristes que gais dans la demeure du coutelier.

Rien ne s'y passait de remarquable, si ce n'est qu'Hélène devenait de plus en plus rêveuse et son mari plus jaloux. De temps en temps, de Bourgneuf, sous un prétexte ou sous un autre, venait visiter l'échoppe; il accourait pour une acquisition, et revenait le lendemain chercher un livre ou un parapluie qu'il avait volontairement oublié. Hélène évitait la présence du comte autant que cela lui était possible; pourtant de temps à autre un billet passionné lui était glissé; elle le recevait avec joie, elle y répondait avec tristesse: c'est tout ce que son amour se permettait. Quelque instance que fît de Bourgneuf, jamais il n'avait pu obtenir de cette femme la promesse d'un rendez-vous, tant sollicité par lui, elle avait même cherché à le décourager. Mais de Bourgneuf, s'irritant de l'obstacle qui est le véritable aiguillon de l'amour, avait fini par prendre la chose au sérieux et à se croire véritablement amoureux. Il roulait dans sa tête mille projets insensés comme l'amour même, dont le moindre était d'enlever Hélène à son mari; mais comme il n'était pas secondé par la coutelière dans ses moyens extrêmes, il ne tardait pas à les mettre de côté. Une petite scène du coin du feu qui se passa, un soir, chez le coutelier, n'avait pas peu contribué à faire taire chez madame Jean les sophismes de la passion.

Le temps était fort triste dehors, triste et froid. Les passants étaient rares dans les rues; les boutiques s'étaient fermées de bonne heure. Daniel, las et découragé, s'était assis au pied de la grille du Panthéon pour se reposer; il s'y endormit. Jean qui rentrait par ce ciel si noir, en longeant la grille, s'embarrassa dans les jambes du pauvre vagabond et tomba sur lui. Le mendiant se leva vivement ainsi que Jean.

— Vous n'êtes point blessé, monsieur Jean? demanda Daniel.

— Non, et vous-même? répondit Jean.

— Ah! moi, murmura le mendiant, si je l'étais, cela au moins me dispenserait de chercher un gîte pour cette nuit: j'irais à l'hôpital. Bonsoir, monsieur Jean, fit Daniel, ramassant son bâton et s'éloignant.

— Tiens! c'est le bon mendiant qui passe tous les jours devant ma porte, s'était dit Jean. Il a une figure d'honnête homme, qui n'est pas si rare qu'on le croit généralement chez son espèce. Et il l'appela :

— Dites donc, brave homme!

Daniel s'arrêta.

— Où courez-vous comme ça? Il se fait tard; la nuit est noire et froide. Puisque j'ai failli vous écraser, fit-il en souriant, permettez-moi de réparer une maladresse. Venez, chez moi, vous vous réchaufferez un moment au coin de mon feu. D'ailleurs un bon verre de bourgogne chaud ne saurait vous nuire. Et si je vous retiens un peu tard, ce n'est pas le logement qui nous manque, nous trouverons bien de quoi vous faire un lit.

Dans cette proposition Daniel ne vit qu'une chose : Hélène.

— Tiens! femme, voici un hôte que je t'amène, dit Jean, en entrant chez lui.

— Qu'il soit le bienvenu, répondit Hélène, en jetant un coup d'œil prompt et discret sur le vieux vagabond.

— Tenez, père, mettez-vous là, fit le coutelier, en lui présentant une chaise.

— Oui, bon père, mon mari a raison, mettez-vous au coin du feu, tandis que je vais aller à la cave.

— Non, Hélène; je ne veux pas que tu t'exposes à descendre à la cave à l'heure qu'il est. J'y vais moi-même, ma petite femme Jean sortit.

— Vous avez là un excellent homme, madame, dit Daniel, s'adressant à la coutelière.

— Excellent! oui, mon père, excellent!

— Si la bonté de l'un fait le bonheur de l'autre, vous devez être bien heureuse.

Hélène garda le silence ou fit mine d'être occupée à servir.

— Il est vrai que le bonheur insaisissable comme l'air, fugitif comme les vents, invisible comme l'âme, est assez énigmatique et qu'on ne sait pas encore lequel

est le plus heureux d'un gueux comme moi ou d'un roi entouré d'hommages, comme celui qui loge aux Tuileries.

L'accent intime avec lequel le vieux vagabond colora cette réflexion porta le trouble dans le cœur d'Hélène. Elle se demandait : est-ce une raillerie, une question ou une menace ? Elle aventura un regard sur le vieillard. Son visage exprimait la gravité et la tristesse. Elle reprit confiance. Jean revint. Il fit un signe à Hélène qui dressa la table, tandis que son mari débouchait une bouteille et versait à boire. En passant derrière sa femme, Jean lui prit la taille et l'embrassa. Hélène s'y prêta de bonne grâce ; ce qui rendit le pauvre coutelier d'une gaîté d'enfant.

— Tout n'est peut-être pas encore désespéré, pensa Daniel. Il y a encore des chances pour que la paix revienne au sein de ce jeune ménage, sinon le bonheur. Et comme il souriait, Jean s'écria en lui montrant Hélène :

— Voilà ma fortune, mon soleil! Il y a bien par-ci par-là quelques nuages, mais cela passe vite.

— Des nuages ! et quel ciel en est exempt ! répondit le vieux vagabond. Le ciel des amoureux surtout est le plus fertile en orages.

Hélène regarda le mendiant à la dérobée. Daniel la regarda d'un regard profond qui la fit tressaillir. — Cet homme connaît l'état de mon cœur, pensa-t-elle. Jean baissa la tête ; sa poitrine se serra comme pour donner jour à un gros soupir, puis il jeta un coup d'œil attendri sur le vieux vagabond, comme à un vieil ami à qui l'on va ouvrir son cœur. Daniel devint pensif. Il y eut un moment de court silence, dans lequel chacun semblait avoir fait ses confidences, où l'on semblait se recueillir pour une solennelle expansion. Daniel rompit le silence, tandis que Hélène servait et que Jean versait à boire.

— Quand on rencontre un homme de mon âge, marchant toujours le même pas, traînant les mêmes guenilles, sales ou propres, le même costume et le même visage indifférent, nonchalant, le passant se dit ordinairement ceci :

— Ces gens-là n'ont point eu de berceau, n'ont point eu d'amour ; ça n'a eu ni enfance, ni jeunesse, ça ne se couche pas, ça ne se déshabille pas, c'est venu au monde comme ça ; ça ne doit même pas vieillir. C'est comme le bon Dieu, ça n'a pas de commencement, ça n'a pas de fin. Pourtant, mes enfants, tel que vous me voyez, je suis marié. J'ai une femme, une femme riche et belle, et je mendie...

Les deux époux se regardèrent.

— Moi aussi, j'eus des peines, des peines qui m'ont brisé l'âme. Mais bah ! je ne veux pas vous attrister ; parlons d'autre chose. Comment vont les affaires ? gagne-t-on beaucoup dans votre profession ? j'espère qu'elle est plus lucrative que la mienne, quoi qu'en pensent certaines gens dont l'opinion est que tout mendiant est capitaliste, qu'il a des pièces de cent sous plein sa paillasse, en admettant que le malheureux en ait une, qu'il les entasse dans des pots à beurre, dans de vieilles savates, dans de vieux bas, et qu'il enveloppe ses louis d'or dans de petits linges qu'il cache ensuite sous les carreaux de sa chambre qu'il décarrelle à cet effet. Tout mendiant est un Crésus, un avare. Cela est reçu. Un farceur a inventé cette histoire, et les imbéciles la racontent aux niais qui la croient.

Jean se prit à rire.

— Il y a encore une chose que vous oubliez, bon père, c'est que l'égoïsme se fait une cuirasse impénétrable de ces histoires ridicules, pour dispenser le cœur de s'attendrir. On rencontre un pauvre et on se dit : Bah ! il est plus riche que moi ! et on passe, heureux d'avoir donné une raison à son insensibilité.

— Il y a, continua Daniel, dans cette misérable profession, autant de genres qu'il y a de caractères, d'individualités. Les relations comme dans toutes les positions, n'importe où vous les preniez, décident souvent de l'élévation, de l'abaissement et de la tournure en général que

vous donnez à votre industrie. La destinée humaine est de barboter éternellement dans l'ornière de la routine. Les hommes sont rares si l'espèce est commune. Le caractère trempé de volonté, de lumière et de probité, est long à se faire jour, surtout s'il veut traverser sur la route des siècles ce bétail haletant, qu'on appelle des hommes et qui suit sa marche comme l'eau aveugle sur la pente où elle se précipite... Que de malheureux depuis le bureau de charité jusqu'à la prison de Villers-Cotteret! que de larmes dans les yeux, que de froid dans le cœur, que de fantômes effrayants, menaçants et désespérés dans l'esprit! Les artistes à cet endroit sont aussi bêtes que nos législateurs qui font les lois, aussi niais que l'épicier qui juge. Voyez-les peindre un pauvre, à quoi s'appliquent-ils? à faire une belle tête de vieillard, des haillons artistement drapés, un paysage splendide, du soleil et de la verdure; leur mendiant ressemble à un saint déguisé. Mais il faut plaire, il faut être agréable. On n'est pas vrai, mais on est bourgeois. L'argent est bourgeois, la critique est bourgeoise, l'admiration est bourgeoise, l'acheteur est bourgeois, il faut bien que l'art soit bourgeois, il faut bien que l'artiste soit bourgeois et qu'il bourgeoisise ses crayons et ses toiles. Soit! mais alors il me semble que ces messieurs devraient peindre les amateurs du ***Journal des Modes*** et laisser en paix le vagabond, arrangé pour le salon et *au point de vue de l'art.*

Ici Daniel, s'échauffant, s'écria :

— Au point de vue de l'art! race de matérialistes, barbouilleurs sans âme qui montrez au monde endurci des mendiants agréables à voir, des gens presque heureux. Mensonge, qui crée la sécurité chez les stupides vêtus de soie, chargés d'or dans leurs équipages luisants. Le mendiant au XIX$^{e}$ siècle est une plaie au cœur de la société. Où sont-ils les mendiants, vigoureux cheapans, voleurs et assassins des premiers siècles et du moyen-âge où la société civile n'était pas fondée, où tout le monde volait et mendiait, depuis le haut baron jusqu'à l'évêque. Le baron conduisait ses hommes d'armes sur les grands chemins, l'évêque organisait ses mendiants sous le titre : moines et capucins, pour exploiter la grange et la cave : la rançon et la dîme, voilà toute la société au moyen-âge jusqu'au XVIII$^{e}$ siècle. Mais aujourd'hui que le monde a droit d'avoir sa place au soleil, aujourd'hui que l'âme s'est fait jour, que la chrysalide a rompu son linceul, aujourd'hui que la société est de plus en plus chrétienne, où il y a place pour les forts et protection pour les faibles, où la fraternité guide l'égalité et la liberté dont elle est mère, expliquez-nous donc, artistes, par quelques toiles vigoureuses, touchantes et poétiques comme un symbole, comme une incarnation, la mendicité au XIX$^{e}$ siècle! Avez-vous des yeux, ouvrez-les. Voyez ce triste aveugle qui marche à tâtons en plein jour, jouant de la flûte, sans un chien même pour guider ses pas. Un chien coûte à nourrir; il mendie en attendant qu'un fiacre ou un tilbury l'écrase. Ces enfants, garçons et filles, geignant sur les ponts, vêtus misérablement, les pieds mouillés, les membres rouges de froid, les joues bleues, les lèvres pâles, courant après les manchons et les manteaux, tandis qu'une femme, leur mère peut-être, fait du bruit avec un violon pour attirer les regards, ils mendient en attendant quoi? A quatorze ans vous rencontrerez la fille au détour d'une rue, vous barrant le passage sur le trottoir avec un sourire qui ne sera pas de son âge. Et le garçon! cela le regarde; s'il fait fausse route, les gendarmes sont là.

Voici de hideux éclopés, étalant toutes sortes de plaies au soleil et les traînant par les rues, hurlant des airs lamentables, au bruit de jambes de bois, de béquilles auxquelles se mêle la voix plaintive et un peu étudiée de *la charité s'il vous plaît!* poussée par une femme en guenilles qui va tendre de boutique en boutique son petit gobelet de fer-blanc. Cette femme

à peu près valide est associée aux douleurs et aux profits de cette bande d'incurables qui étalent l'horrible pour appeler l'attention par le dramatique. C'est un genre. Quelle toile! la rue, la boue, la pluie, le brouillard, le soleil même, les passants renfrognés, le mauvais œil de la police qui les tolère et les traque. Les équipages brillants, la jeunesse riante, rose, jolie, bien tournée, bien parée; de robustes compagnons charpentiers, maçons ou tailleurs de pierre revenant du chantier et rentrant gaîment au logis. Tous les malheurs, tous les égoïsmes, toutes les joies; la vie d'un peintre n'y suffirait pas.

Pour dernier trait, l'abondance, la vie, la richesse, étalées partout, et l'œil convoiteux de la mendicité collé aux vitres des traiteurs et des marchands d'or.

Et que de passions à mettre en relief dans l'abaissement de ces âmes douloureuses, dans l'indifférence, le mépris ou la pitié qu'elles inspirent! La résignation des uns, la haine des autres, l'envie d'un certain nombre, et l'espoir écrit nulle part, sur aucun front, pas plus que le rayonnement dans aucun œil En deux mots, brisez le masque et peignez l'âme artistes!

Ah! continuait Daniel, s'apercevant qu'Hélène l'observait avec attention et que ces pensées n'étaient pas de celles qui se logent habituellement dans la besace d'un gueux, voilà une petite dame qui se demande. Mais ce pauvre qui mange à notre table et qui plaide si chaudement pour ses confrères, à quelle catégorie de ces malheureux appartient-il? Moi, madame, j'appartiens à la classe des incompréhensibles; je suis une sorte d'amateur, la fantaisie du genre, comme qui dirait un artiste. Il y a des mendiants de sacristie, des mendiants de cours, de portes cochères et de ruisseaux; moi, je suis le Juif-Errant... je glane partout et chez tous.

—Allons donc, vous ne buvez pas, père, fit Jean, au moment où Daniel suspendait son discours comme pour rappeler ses souvenirs. Il n'y a pas de peines si grandes que le bourgogne ne parvienne à noyer.

— Noyer! répondit le vieux mendiant, je n'ai jamais essayé de ce moyen, il est absurde de chasser une douleur pour prendre un vice. Moi, j'ai pris un autre agent: l'indifférence en toutes choses. J'ai connu le bien, j'ai senti le mal; je me suis assis au milieu d'eux et j'ai fini par les traiter comme de sots compagnons dont il fallait se débarrasser au plus vite. J'ai mis de côté tous ces besoins factices que donne la société, j'ai réduit les besoins de la bête, et depuis ce temps je vis ni heureux, ni malheureux, content d'un rayon de soleil et d'un morceau de pain, sans maudire même celle qui fait qu'il n'y a plus de cœur dans ma vieille poitrine.

La coutelière baissa les yeux. Jean devint rêveur. Tous deux attendaient que le vieux mendiant leur racontât son histoire, l'histoire qui avait perverti cette riche intelligence.

— Mais je vous attriste, reprit Daniel; c'est encore là un des avantages attachés à notre profession. J'en demande pardon à votre hospitalité.

— Tout ce que vous nous dites est rempli d'intérêt, répondit Hélène.

— Et je ne doute pas, reprit Jean, qu'il n'y ait un grand enseignement dans ce récit de vos chagrins, auxquels nous nous intéressons, ma femme et moi, et que nous vous prions de continuer. Ne vous inquiétez point de l'heure qui passe. Hélène vous a déjà préparé un lit.

— Non! dit le vieux vagabond, s'animant peu à peu; non, je n'ai pas toujours revêtu ces haillons, je n'ai pas toujours mené cette existence uniforme. J'eus un berceau comme les autres enfants, une jeunesse comme les jeunes gens... puis un amour... un seul, un seul... N'attendez de moi aucune plainte, aucune récrimination. Je veux être juste, raconter simplement.

J'avais dans ma jeunesse, je l'avoue, peu de penchant pour un métier manuel

Cela tient du reste à un événement de famille qu'il est inutile de vous raconter ici...

— Je le connais, interrompit Jean, qui avait assisté à la scène des ouvriers sur la place du Panthéon, à laquelle il ne voulut pas se mêler par un raffinement de sensibilité.

— J'avais appris un peu de musique, j'avais de l'adresse dans les doigts, continua Daniel, même, j'avais une voix assez agréable et du goût. Je me mis à râcler du violon dans les cours et à chanter. Cela me réussit et me permit d'adoucir les derniers instants de mon père vieux et infirme. Je n'étais ni artiste, ni ouvrier. Cela m'importait peu : je vivais à ma guise. Je n'en demandais pas davantage. Un jour... ici le visage de Daniel devint sombre, un jour dans une cour où j'avais quelques clients, je me trouvai en concurrence avec une jolie personne qui chantait en s'accompagnant d'une guitare. Elle était arrivée la première. Je l'écoutais en silence; je ne sais quel chemin sa voix prit ou quel écho me la renvoya, toujours est-il qu'elle s'empara de mon âme et qu'elle y resta tout entière : à ce point, que je jouais sur mon violon, que je chantais toujours et partout cet air, que je ne devais plus oublier. Quand elle eut fini de chanter, je vis les fenêtres s'ouvrir et les gros sous pleuvoir. J'eus alors une idée : je me précipitai sur la recette roulant de droite et de gauche sur les pavés, je la plaçai proprement sur ma casquette, et je vins ainsi la lui remettre, tête découverte et violon sous le bras. Cette action désintéressée d'un confrère qui rendait les armes la fit sourire et rougir tout à la fois. Je la quittai sans lui rien dire. Elle me dit au revoir, car les femmes ont plus de présence d'esprit que les hommes, fit-il en retenant le sourire sur ses lèvres. Cela tient sans doute au besoin qu'elles ont d'être toujours sur la défensive Huit jours après, je revins à la même heure. Elle n'était pas encore arrivée. J'attendis et je la vis venir de loin. Je me cachai à ses regards, pour ne pas l'embarrasser. Elle entra dans la cour. Je la suivis; elle commença à chanter sans sa guitare; alors, me glissant à côté d'elle, je me mis soudainement à l'accompagner avec mon violon. Elle suspendit son chant une minute, pleine d'étonnement. Je continuai l'air sur mon instrument, en la priant de continuer. Ce qu'elle fit avec une telle grâce, avec tant de verve, en notes si justes, si inspirées, de son côté, mon violon avait une telle vibration, tant d'émotion, un tel accent, qu'en moins de cinq minutes, la cour était pleine de passants et les croisées peuplées d'hommes, de femmes et d'enfants. La recette fut énorme. Cette fois-ci, c'est part à deux, lui dis-je. Je l'entends bien ainsi, me répondit-elle. Et nous partageâmes fraternellement. Comme j'avais de la méthode, chose qu'elle ignorait complètement, elle me prit pour un homme du métier, pour un artiste. Ce fut bien autre chose, quand elle sut que je déchiffrais la musique assez rapidement, presque à première vue. Je lui vantai sa voix qu'elle avait fort belle en effet. Je lui appris comment il fallait la ménager et l'étendre, et je m'offris enfin de l'accompagner de ma personne et de mon violon. Nous fîmes un traité sur parole fort simple : nous partagerions les profits et pertes. Nous avions de l'ordre; nous nous mêlions peu à la société de nos confrères, que nous connaissions pour la plupart de mœurs fort relâchées.

Lauretta était svelte comme un peuplier. Sa bouche respirait la franchise; son grand œil noir, sa physionomie brune avait l'expression vive, animée des femmes du Midi.

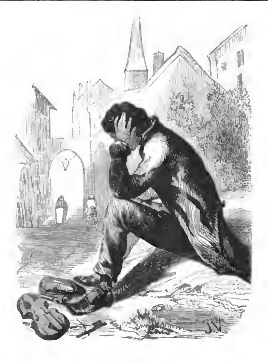
J'en devins amoureux. Je le lui avouai. Elle me tendit la main, et me présenta à sa grand'mère qui l'avait élevée. Lauretta n'avait pas connu son père, et sa mère était morte jeune. Chanteuse comme sa fille qu'elle avait formée à cet art, elle lui avait laissé pour toute fortune sa guitare et le mauvais air des rues. La bonne femme me reçut d'abord avec un air de défiance qui me déconcerta.

Je sus depuis que cela tenait à la mauvaise opinion qu'elle avait des chanteurs ambulants. La bonne femme avait toujours espéré que sa petite-fille finirait par épouser un ouvrier qui la retirerait de ce méchant métier, où la mère de Lauretta avait perdu la vie : dans le désordre, les excès et la fatigue.

Je ne tardai pas à dissiper tous les préjugés de la pauvre vieille qui finit par avoir pour moi une estime particulière et dont elle ne s'est jamais repentie. Quand je lui demandai sa petite-fille en mariage, la bonne femme ne nous dit que ces quelques paroles :

— Enfin, mes enfants, Dieu veuille que vous soyez heureux !

Lauretta avait de belles boucles d'oreilles, une belle chaîne, des bagues; mais tout ça, c'était faux, c'était du chrysocale. J'avais eu l'occasion un jour de vérifier la légitimité du titre qu'étalaient ces joyaux d'apparat. Nous chantions tout le jour comme des rossignols et des rossignols amoureux, fit Daniel donnant cette fois pleine liberté à son sourire. Les gros sous tombaient comme la grêle. Nous étions proprement mis; notre attitude était modeste. Nous avions l'entrain de la jeunesse et le public se plaisait à encourager *ces jeunes musiciens qui avaient l'air si honnête*. J'avais fait des économies sur ma part, si bien que huit jours avant notre mariage qui se fit à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, j'enlevai la chaîne en chrysocale, les boucles et les bagues, que Lauretta déposait tantôt sur la cheminée de sa grand'mère, car elle logeait avec la bonne femme, et tantôt sur la vieille commode de hêtre à dessus de bois, et je substituai à la place une chaîne, des boucles d'oreilles et des bagues d'or légitime, d'or pur. Quand je vins le lendemain matin, Lauretta, vint à moi, et me remercia avec une joie frénétique, et bien que je désirasse de la voir heureuse, je la trouvai alors trop heureuse. J'avais découvert en elle un côté faible qui me fit trembler. Il y avait comme du vertige dans son enthousiasme; il me sembla que mon cadeau la rendait plus joyeuse que mon amour. Je ne me dis certainement pas toutes ces choses, mais je les sentis, au point que je devins triste, et puis n'était-ce pas aussi ce malheureux sentiment de jalousie qui germait dans mon cœur pour l'empoisonner et rendre à tous deux notre existence si amère!... Oui, s'écria Daniel d'une voix désespérée, j'étais jaloux de Lauretta, au point de la rendre la plus esclave des femmes, au point de l'enfermer, de l'empêcher de sortir. J'avais mis cette pauvre hirondelle en cage. J'étais trop amoureux et trop jeune, surtout trop jaloux pour comprendre qu'il fallait beaucoup d'air à Lauretta, qu'au lieu d'amoindrir son ciel, il fallait l'étendre, partager sa fougue pour la fatiguer, exagérer ses plaisirs pour la conduire à la satiété. Elle aimait les spectacles! aller au spectacle. Le bal! aller au bal. Les promenades aux environs de Paris! aller aux promenades. Si j'eusse fait cela, je suis certain que Lauretta me serait restée fidèle. Quand la tête est occupée, le cœur est muet. Mais non, j'aimais cette femme avec un infernal égoïsme. Elle n'était pas ma femme, elle était ma prisonnière, je voulais qu'elle ne vît que moi, qu'elle ne vécût qu'en moi et pour moi. Je ne songeais pas que je devais être le complément de son existence au lieu d'en être le stationnaire. Cependant Lauretta changeait; sa grand'mère mourut; elle se trouva seule. Souvent je lui surprenais des larmes dans les yeux, que j'avais la cruauté d'interpréter à la façon de la jalousie : je lui attribuais une passion, des amants, des intrigues, que sais-je? Tout l'enfer, quoi! Si bien qu'une révolte soudaine s'empara du cœur de Lauretta. Elle finit par lever la tête qu'elle avait baissée jusqu'alors, sortit malgré mes ordres, brisant la serrure à coups de marteau quand je l'enfermais, allant chanter de son côté, moi du mien. C'était là comme une préface de notre séparation.... Puis un jour... je ne la revis plus... j'avais perdu ma femme. Je fus enragé, puis fou, puis désespéré. Un jour, après avoir



Daniel jeune.

couru sans savoir où, je m'assis sur un chemin à l'entrée d'une ville, ma casquette à mes pieds, et, plus loin, mon violon en éclats ; car dans un moment de fureur, j'avais brisé sous mes souliers ferrés ce compagnon de mes joies, comme de mes douleurs, mon vieux gagne-pain enfin. Je me tenais la tête dans les mains et sur les genoux. Je ne sais combien de temps je restai ainsi; mais en me relevant, en levant la tête et rouvrant les yeux, je trouvai ma casquette chargée de sous que la charité publique y avait déposés. Dans cette lutte douloureuse, j'avais dépensé ce que j'avais d'énergie. J'avais perdu ma foi, tout me devint égal et j'allai, j'allai... la casquette ayant remplacé le violon. L'homme ne fut plus qu'un fantôme. Quant à ma femme... je ne vous en dirai pas davantage. Son histoire depuis la fuite de son ménage ne me regarde pas. Elle a cherché le bonheur à sa façon; l'a-t-elle trouvé? son cœur seul le sait. Puis il se fait tard, et vous devez avoir besoin de repos, vous qui travaillez. Daniel cessa de parler.

En se levant, le vieux vagabond vit le coutelier et Hélène essuyant chacun de son côté les larmes qu'il avait surprises tremblantes à leurs paupières.

Dans toute cette histoire, arrangée



Daniel chez Jean.

par le vieux mendiant, le plus vrai, c'est que Lauretta l'avait planté là pour suivre un financier, à qui succéda de Bourgneuf. Sa jalousie était pure invention ; on en devine la cause. Daniel aurait pu dire encore : Ma femme m'a délaissé en abandonnant une petite fille de quatre ans ; mais il paraît qu'il avait d'excellentes raisons pour n'en rien dire ; il aimait mieux attirer sur lui tout l'odieux de cette conduite. En se retirant, Jean lui avait serré la main comme pour lui dire : Merci du bon conseil. Hélène, après avoir conduit le vieux vagabond à sa chambre, lui dit ces singulières paroles :

— Que n'êtes-vous mon père ! Je suis seule comme votre Lauretta, et quelque chose me dit que vous connaissez le fond de mon cœur, et que je ferais mieux qu'elle.

— Oui, ma fille, j'en suis sûr ; mais défie-toi de tes illusions, répondit le vieillard avec cet accent de tendresse qu'un père seul peut avoir.

## XV.

**Les fils d'araignée.**

Lauretta suivit avec une infernale adresse toutes les démarches du comte.

Bécassine faisait fortune. Quant au vieux mendiant, il avait fait dire à Lauretta qu'il avait été pour lever l'acte de décès du pauvre Daniel; mais, chose horrible, on lui demandait deux cents francs pour cela. La maîtresse du comte de Bourgneuf partit d'un grand éclat de rire en apprenant cette exigence des autorités civiles, et compta deux cents francs. Ce fut Bécassine qui les lui porta à son garni de la rue Mouffetard.

— Tu diras à madame que bientôt elle aura un acte en bonne forme, lui avait dit Daniel. Je me ferai un grand plaisir de le lui remettre moi-même.

Jean avait suivi les conseils du vieux vagabond, c'est-à-dire que le malheureux faisait des efforts surhumains pour vaincre sa jalousie, et qu'il menait sa femme partout où il y avait une nouveauté, un plaisir. Hélène suivait son mari avec calme, tâchant de s'étourdir, d'oublier, ayant l'air de s'amuser; elle semblait répondre aux préoccupations de son mari, elle semblait même le seconder dans cette tâche douloureuse; du reste, les bons conseils de Catherine ne leur faisaient pas défaut ni à l'un ni à l'autre. Nous avons oublié de dire que la vieille voisine avait assisté à la conversation de Daniel, le soir où Jean s'avisa de lui donner asile. Le vieux vagabond avait compris que cette excellente femme portait un intérêt profond à ce pauvre jeune ménage. Il lui avait même surpris des larmes dans les yeux quand il faisait l'histoire de sa prétendue jalousie. Un regard d'intelligence qu'elle lui lança lui fit sentir combien elle le comprenait, et lui savait gré de ce qu'il disait. Ce regard avait achevé de le convaincre, puis il avait deviné l'affection qu'on avait pour elle dans la maison, des soins presque filiaux que Jean et sa femme lui prodiguaient. Voilà pourquoi Daniel avait dit à la bonne ravaudeuse, en lui serrant la main :

— Bonne Catherine, tu ne reconnais pas le beau garçon Daniel, le joli musicien comme on disait alors. Voilà, fit-il en montrant son visage pâle et flétri, voilà ce que le temps fait de nous. Quant au reste, ajouta-t-il en secouant ses guenilles avec un sourire mélancolique, le reste c'est l'ouvrage de la bizarrerie dans le caractère; la faute des humains... Cette maison est pleine de trouble. Je m'en occupe, et puisque ma bonne Catherine est là, je suis sûr maintenant de rendre le repos à ces honnêtes et bons jeunes gens. Catherine, je vais te dire un secret; je n'ai pas besoin d'exiger de toi la promesse de n'en rien dire jamais... Hélène est ma fille. Quant à de Bourgneuf, dans quelques jours, Jean en sera débarrassé et Hélène aussi.

— Que Dieu le veuille, pauvre Daniel, avait répondu la bonne ravaudeuse.

— Puisque tu m'aides, j'en suis certain... Mais surtout que mon gendre ne connaisse pas que je suis son père, cela pourrait gêner et... faire rougir... Adieu, Catherine, adieu!

Daniel disparut tout-à-coup du quartier. Personne ne le revit plus. Lauretta n'en entendit plus parler. Le coutelier promenait en vain ses regards sur la place du Panthéon, il ne le rencontrait pas. Daniel avait quitté son garni.

Lauretta, sûre désormais de la mort de son mari, et sentant son influence sur de Bourgneuf lui échapper tous les jours, instruite de l'assiduité de son amant à se rendre à l'échoppe du coutelier, avait résolu de frapper un coup décisif; cette femme, atteinte dans ses sentiments et dans ses intérêts, n'y tenait plus. Elle était devenue sombre, parlait peu, rêvait beaucoup et avait fini par combiner les projets les plus noirs et les plus lâches. Voilà pourquoi un jour de carnaval elle disait à Bécassine, tout en marchant dans son appartement avec une grave agitation :

— Ainsi, tu es parfaitement sûr que ce mendiant est parti pour relever l'acte de décès du nommé Jacques Daniel?

— Oui, madame.

— Tu lui as bien remis les deux cents francs?...

— A moins de cela, madame, le vieux coquin ne serait pas parti.

Bécassine en voulait au vieux vagabond, parce qu'il lui semblait que ce concurrent lui était préjudiciable.

— Tu n'as pas manqué de lui dire que je tenais cent francs à sa disposition le jour où il me remettrait l'acte du mort?

— Oui, madame.

— Quelles nouvelles, à propos du comte?

— Il a été hier chez le coutelier, comme de coutume.

— Après?

— M. le comte lui a remis un billet d'entrée pour le bal masqué des Variétés.

— Pour le bal masqué?

— Oui, madame.

— Est-ce que le coutelier, le jaloux, voudrait conduire sa femme au bal?

— Oui, madame. Sa femme s'ennuie beaucoup, à ce qu'il parait, et pour la distraire, il veut la mener danser. C'est tout naturel... quand on aime...

Lauretta se laissa tomber dans un fauteuil comme si la réflexion de l'astucieux Bécassine lui eût soudainement coupé les jambes.

— Et le comte? lui demanda-t-elle avec hésitation, comme redoutant une affreuse découverte.

— M. le comte, répondit Bécassine, sans la moindre émotion, M. le comte ira au bal, madame. Et vous?

— Lauretta se prit à sourire en regardant le diabolique personnage qui la regardait d'un œil phosphorescent.

— Et nous aussi, s'écria-t-elle en se redressant tout d'une pièce.

Puis, courant à son secrétaire, elle en tira de l'argent et lui dit:

— Tiens! tu prendras un costume de pierrot. Tu t'enfarineras le visage. Non, prends un masque. Il ne faut pas que le comte te reconnaisse. Voici ton rôle : tu accosteras le coutelier, tu le prendras à part : Un homme rôde tous les soirs autour de son échoppe; on aime sa femme ; tu l'intrigueras de façon à remuer la jalousie dans son cœur et à le faire éclater.

— Oui, madame.

— Moi, je vais prendre un domino noir. A ce soir, pars, et fais vite.

Bécassine ne répondit rien, sortit et cligna de l'œil en quittant Lauretta, ce qui voulait dire : Soyez tranquille, c'est compris.

Comme il arrivait sur le boulevart, Bécassine rencontra le comte, qui lui dit :

— Bécassine, mon garçon, voilà cent francs ; tu es intelligent, tu iras cette nuit au bal des Variétés ; tu prendras n'importe quel costume ; tu accosteras le coutelier, qui y sera avec sa femme.

Ici Bécassine se permit un imperceptible sourire.

Tu le feras boire, tu le feras rire, tu lui raconteras des histoires; enfin tu l'occuperas comme tu pourras; mais il faut l'occuper, tu m'entends?

— Oui, monsieur le comte.

— Si tu manquais d'argent, tu m'en demanderais. Jean sera probablement déguisé; je te l'indiquerai dans la foule ; moi je serai en débardeur ; tu m'as entendu?

— Et compris, répondit Bécassine.

— C'est bien, à cette nuit donc.

— Je vais donc la voir dans la foule où l'on est seul, presque seul, se disait de Bourgneuf à qui ce bonheur de pouvoir causer avec Hélène était si rare. Je vais lui prendre la main, danser avec elle, la serrer dans mes bras au bruit de l'orchestre enivrant, et me venger de ce maudit homme.

De Bourgneuf, en effet, en voulait à ce

maudit homme qui veillait sa femme comme un avare un trésor. De son côté, Bécassine se disait : Depuis un an j'ai pêché quatre mille francs dans ces vilaines eaux troubles. Ça me fait deux cents livres de rentes. Le poète, mon voisin, qui a fait un volume de poésies morales, meurt de misère. Comme le ciel est juste ! c'est effrayant! Le sang de la joie illumina comme un éclair la face jaune de ce nouveau rentier, puis il reprit son allure accoutumée en composant son rôle. La vieille ravaudeuse mettait silencieusement une lettre mystérieuse à la poste. Quand le personnage à qui elle était adressée la reçut, il descendit en toute hâte chez le perruquier voisin, se fit couper les cheveux et la barbe qu'il avait fort longs, entra chez un fripier, s'habilla tout en noir, chaussa des souliers vernis, prit des gants magnifiques, du linge superbe, endossa enfin tout ce qu'il y avait alors de plus élégant. Depuis le jour de ses noces, et il y avait de cela à peu près vingt-cinq ans, ce personnage n'avait pas revêtu un pareil costume. Quand il fut bien lavé, bien pommadé; bien coiffé, il sortit fermant à peine la porte d'un logement qu'il avait faubourg du Temple en disant : Nous ne nous quittons pas, mes chères guenilles, au revoir ! A bientôt. Il prit un cabriolet des plus brillants et se rendit au bal des Variétés. Le coutelier avait voulu que sa femme fût brillante; pour lui, il vêtit un simple costume de bal. Pourtant le rire les prenant en route, il fut convenu que Jean mettrait un faux nez. Cette idée avait tellement fait rire Hélène dans le sapin qui les conduisait au bal des Variétés, qu'il ne put résister de pousser la plaisanterie jusqu'au bout. Disons en passant que les bontés du coutelier triomphaient peu à peu de l'indifférence de sa femme; comme l'avait pensé Daniel, il y avait des chances pour un retour.



## XVI.

### Les Variétés.

Nous peindrons rapidement le bal des Variétés : musique à faire danser la mort, du bruit, des sottises sous le nom d'amusement, la folie déguisée, une grande fatigue que devait suivre un grand dégoût.

A une heure du matin tout le monde était à son poste. Lauretta rôdait comme une hyène affamée. Bécassine était fort bien campé dans son déguisement de pierrot, on eût dit Débureau, le célèbre mime des Funambules. Il attendait, immobile dans un coin de la salle, un signe de son maître ou de Lauretta. De Bourgneuf dans son costume de débardeur parcourait le théâtre de bas en haut pour y rencontrer Hélène. Elle arriva avec son mari au moment d'un grand galop. Jean, peu habitué à pareil spectacle, eut en entrant une sorte de malaise, suivi d'un grand éblouissement. Tout-à-coup le débardeur bondit de l'amphithéâtre dans le parterre, frappa sur l'épaule du pierrot silencieux et lui dit à l'oreille :

— Les voici ! et disparut soudain.

Alors le pierrot se mit en marche avec lenteur et commença à tourner comme une orfraie autour du coutelier, rétrécissant de plus en plus son mouvement de circonvolution.

La musique grise, Hélène ne tarda pas à s'en apercevoir, la danse l'emportait, presque heureuse ; cependant elle ne pouvait s'empêcher de former un vœu: elle souhaitait la présence de Bourgneuf. Jamais Hélène n'avait été plus jolie, son costume lui allait à ravir, et tout le monde admirait sa grâce, son pied mignon, sa légèreté. L'ivresse avait fini par gagner même le pauvre coutelier: il dansait.

Lauretta frémissait sous son domino noir. L'orchestre faisait un bruit d'enfer, les voix, les pieds, les rires, les propos débraillés, les pas excentriques, les parfums, la lumière, tout conspirait pour l'ivresse générale. Sur les trois heures du matin le pierrot frappa sur l'épaule du coutelier qui en ce moment se promenait au milieu de la foule, et lui dit :

— Beau masque, je te connais : mon bon homme, vous l'êtes... Jean se retourna sur ces paroles et se mit à sourire au pierrot. Le pierrot continua....

— La preuve, c'est qu'on l'a vu rôder à pas de loup sous vos croisées, le soir. Autre rire de Jean.

— Il allait et venait, clignotant la paupière, drapé, ne laissant voir que le bout de son nez et que le coin d'un œil. Ah! monsieur, quel malheur pour un honnête homme d'avoir une jolie femme! C'est comme moi, monsieur, l'an passé, moi pierrot, l'âme ardente et sans bruit, leste, le nez au vent, je me glissai le soir, guidé par les amours, conduit par l'espérance, sous les rideaux épais d'une fille superbe. Ah! monsieur! quels regards! deux vrais globes de feu, et des petites mains à faire se damner un pape. Elle avait un défaut : celui d'être jalouse, au point qu'elle voulait que je l'épousasse. Monsieur, le croiriez-vous, cette fleur de seize ans, en me jetant au cou ses bras de neige, ne cessait de répéter : Pierrot! pierrot! mon amour, je mourrai si jamais tu prends une autre femme! Où tu vis, je vivrai, ma famille, c'est toi! pierrot, mon bien-aimé... mon amant!... La traîtresse... c'était, je vous l'avoue, une belle maîtresse, un de ces blancs démons qu'on aperçoit à peine, que l'on cherche et qui fuient, un rêve auquel on croit et qui nous a charmés dans nos heures moroses, un lutin émané du calice des fleurs! Monsieur, la vie est triste! Une nuit que j'errais, hélas! tel est le fait que jamais on ne croira, je la vis, elle au cœur brûlé de jalousie, à travers ces vitraux donner force baisers et point ne marchandait à M. de Bourgneuf, lequel les lui rendit. Sur mon front consterné, jugez du coup de masse! La drôlesse en riant lui frisait la moustache. Oh! monsieur, que je suis malheureux. Cela doit terriblement vous consoler : vous voyez bien que vous ne l'êtes pas seul...

Jean ne répondit pas. Le pierrot que ce silence inquiétait fit une pirouette sur les talons et disparut dans la foule.

Pendant cette scène, Hélène dansait avec le débardeur, qui lui disait :

— Hélène, je vous aime, je vous aimerai toute ma vie. Hélène, pourquoi ne voulez-vous pas me donner un rendez-vous pour demain, me laisserez-vous donc mourir de langueur et d'ennui. Hélène, ne veux-tu donc jamais être à moi.

— Cela est impossible, répondait Hélène.

— Je t'emmènerai où tu voudras, nous fuirons.

— Taisez-vous donc, monsieur, si mon mari vous écoutait.... et cette dame qui est chez vous....

— Je la renverrai en lui faisant une pension....

— Ce n'est pas de cela que je voulais vous parler... répondit Hélène, qui avait compris toute une vie d'abjection dans ce seul mot : je la renverrai. Je voulais vous dire que, si elle était ici, elle pourrait bien se venger en vous voyant danser avec la coutelière.

— Elle ignore ma présence aux Variétés.

En ce moment un domino noir passa derrière le comte et lui dit tout bas :

— Tu te trompes, beau masque. Et il disparut. Un avant-deux ne permit pas à de Bourgneuf de poursuivre le domino noir. Jean venait de tomber dans une rêverie qui menaçait de devenir fatale. Cet homme m'aura tendu un piége, pensait-il. Le domino noir passa près de lui et lui dit à l'oreille :

— De Bourgneuf fait danser ta femme, prends garde qu'il ne te l'enlève. Il lui en

conte. Jean se retourna, lo domino disparut.

— Tout le monde nous connalt dono ici? murmura le coutelier; puis il so mit à cherchor sa femme.

— J'ai gagné mon argent, se disait Bécassine, en se régalant d'un verre de punch; j'ai raconté l'histoire et j'ai occupé le pauvre homme, qui se promène à l'heure qu'il est comme un tigre altéré. Cette Lauretta est décidément une femme très politique.

Bécassine ôta un moment son masque pour s'essuyer le visage. Un homme de cinquante ans, le regard sûr, la démarcho ferme, s'approcha de Bécassine qui avait remis son masque ot lui dit:

—Pierrot, il faut ici me désigner trois personnes.

Le pierrot, portant un œil attentif sur le personnage qui lui parlait d'un ton à vouloir être obéi, garda un moment lo silence avant do se décider à répondre. Le personnage non masqué rogarda lo pierrot à travers les trous de son masque do façon à faire trembler celui-ci. Bécassine répondit:

— Quelles sont ces trois personnos?

— Hélène, Lauretta et de Bourgneuf.

— Je m'en doutais, murmura le pierrot; alors suivez-moi.

Et, en route, il lui dit:

— Vous avez laissé dix de vos annéos dans le plat à barbe du perruquier, vraie fontaino de Jouvence; n'est-ce pas, Daniel?

— Tiens! prends cette pièce d'or, malheureux qui ne peux vivre que du mal que tu fais.

— Tu te trompes, mendiant, répliqua Bécassine, je vis du mal que font los autres.

—Allons, tais-toi et marcho! un louis par personnage.

— Soit! fit Bécassine. Voici d'abord Hélène, dit-il, en lui désignant un joli domino rose qui se promenait au bras do Bourgneuf.

— Madame, votre mari vous cherche, dit le vieux vagabond tout bas à l'oreille d'Hélène; puis il appuya fortement son pied sur le pied du comte de Bourgneuf. De Bourgneuf fit un cri en se rejetant en arrière.

— Pardon, monsieur le comte, fit Daniel en s'emparant du bras d'Hélèno fuyant et se perdant daus la foule, laissant do Bourgneuf stupéfait de cette aventure.

— Mon enfant, dit alors le vagabond à Hélène, fuyez au plus vite ou vous êtes perdue! votre mari en sait trop déjà. Il y a ici une femme qui cherche à se venger do vous. Le comte de Bourgneuf peut se ruiner pour un caprice; mais no comptez jamais sur son amour. Il n'en a pas pour vous. Hélène quitta le bras du mendiant, qu'olle ne pouvait reconnaître, mis comme il était, et s'élança vers son mari, qui de son côté la cherchait.

— Ce bal m'ennuie!... Tout lo mondo ici se croit en droit de vous dire mille impertinencos que jo ne veux plus entondre! s'écria-t-elle en jetant un regard d'inquiétude sur l'homme qui venait de lui parler ainsi, après avoir insulté son amant. Jean, rentrons chez nous. Jean ne répondit rien et emmena sa femme.

— Voici Lauretta, dit Bécassine, au mendiant.

— C'est bien! tiens, voici le prix convenu; nous sommes quittes.

Lauretta attendait un esclandro de la part du coutelier, et une leçon pour de Bourgneuf. Le vagabond s'approcha d'ello au moment où elle suivait du regard la coutelière, qui sortait du bal, avec son mari, bras dessus, bras dessous. Ceci l'étonna, pourtant elle était sûre que Bécassine avait bien parlé, c'est-à-diro mal. Dans le trouble où ello était, olle chercha après le comte. Quand ello le vit, un monsieur pour la secondo fois venait de marcher sur les pieds do son amant, et de Bourgneuf disait en ôtant son faux nez:

— Mais, monsieur, c'est la seconde fois.

— Oui, monsieur, répondait Daniel.

— Mais, monsieur, vous avez donc une raison de m'insulter?

— Monsieur, nous sommes rivaux.

— Comment cela?

— Nous aimons la même femme. Ici Daniel se pencha à l'oreille de Bourgneuf et lui dit quelques mots auxquels celui-ci répondit:

— Eh bien! monsieur, demain, soit... j'y serai; puis il disparut. En se retournant Daniel se trouva en face du domino noir.

— Et toi, beau masque, lui dit-il en la prenant sous le bras, n'as-tu rien à me demander?

— Non, rien! rien, fit Lauretta, en regardant ce visage qui lui rappelait, vaguement, il est vrai, des souvenirs lointains.

— Pourtant quelqu'un vous a promis un acte de décès. Cet acte, le voici, fit le vagabond en lui présentant un acte en effet.

Lauretta prit ce papier des mains du mendiant, le parcourut des yeux avec rapidité et poussa un cri en le lui jetant au visage. Cet acte était l'extrait de mariage de Jacques Daniel, musicien, et de mademoiselle Dufort Lauretta, chanteuse. Et cet homme qui le lui présentait était Jacques Daniel lui-même. Le mendiant s'empara du bras de sa femme et lui dit:

— Je t'avais promis un acte de décès, n'en est-ce pas un en effet? Dans cet acte j'ai enfermé ma vie en y enfermant mon amour, mon repos, mes espérances, tout le bonheur qu'on rêve sur terre et que tu m'as pris pour suivre cet homme riche, en abandonnant une enfant que tu aurais fait tuer, si je ne m'étais pas trouvé là, une enfant qu'une pauvre femme a prise de mes bras mourants, un jour qu'un sergent de ville me ramassait pour me conduire à un hôpital. Cette femme, cette étrangère a élevé notre enfant... Cette enfant, tu ne la connaîtras jamais, pas plus qu'elle ne me connaîtra. Ta honte, à toi, ce sera de savoir que tu as une fille que tu ne dois pas regarder en face... Ma douleur à moi, c'est de connaître ma fille, et de ne pas être connu d'elle. Je suis mort. Cependant, Lauretta, tu feras bien de renoncer à tes rêves de mariage, car au besoin ce mort ressusciterait. Adieu!

Va coquette sans cœur, le jour n'est pas loin où tu seras aussi à plaindre que ce malheureux qui tousse là-bas sous son costume de pierrot. Seulement, si tu as un peu d'or, conserve-le avec soin. Songe que tu n'as pas d'état, et que déjà tu es vieille pour le métier des amours.

— Daniel! répétait Lauretta, Daniel, tais-toi! grâce! ne me poursuis pas de tes malédictions que le ciel entendrait: ta parole est juste... Daniel! Daniel! ne me maudis pas!

— Bécassine, fit le mendiant, voici le dernier ordre que te donnera madame. Va chercher un cabriolet.

— Je m'étais toujours douté, fit celui-ci obéissant, que ce prétendu Claude n'était autre que ce Jacques Daniel. Il paraît que ce gueux de ressuscité vient mettre fin à mes aubaines.

## XVII.

### Le réveil.

En rentrant au logis, l'âme des deux époux était dans un état d'angoisse inexprimable. Chacun pensait et souffrait à part soi. Jean se disait: Je suis lâche d'aimer. — Hélène se disait aussi: Un cœur bas peut tromper. Le lâche seul veut l'être, murmurait Jean. Puis, après

cette réflexion plus de l'esprit que du cœur, sa passion pour Hélène reprennait tout son empire, et il se disait : Oui, oui, cet homme a raison : on rôdait par ici. Ils s'étaient donné rendez-vous à ce bal où j'ai fait une si triste mine. Ce masque, quel intérêt avait-il à me souffler toutes ces choses à l'oreille! Ah! j'y suis; il en veut à de Bourgneuf qui lui a enlevé une maîtresse. Après?. . Ce n'est pas une raison... La raison, c'est qu'il compte peut-être sur quelqu'un pour le venger. Ce masque est sans doute un lâche qui ne serait pas fâché de voir tenir par un autre l'épée dont il n'ose se servir. Et puis, qui est-ce qui me dit, par cette même raison, qu'il ne me faisait pas un mensonge pour me monter la tête! Il faut se défier de tout dans cette vie... Et ce domino noir qui m'a dit à l'oreille le nom du comte... Bah! c'est peut-être un jaloux comme moi. Si je provoquais une explication chez Hélène! à quoi cela aboutirait-il? ou elle mentira, ou elle avouera. Et alors... d'ailleurs au milieu de tout cela, elle peut bien être innocente. Je veux qu'elle se taise, je ne veux rien savoir. Seulement, puisque je finis tant de traîner ma chaîne, faisons en sorte de ne pas trop hurler.

Jean venait d'avoir la pensée d'un sage et la résolution d'un héros. De son côté, Hélène cherchait à replier les ailes de son âme. La distance qui la séparait du comte de Bourgneuf l'épouvantait. L'amour lui souriait; mais elle en avait honte. Le devoir la regardait froidement, c'est vrai; mais il lui promettait l'estime d'elle-même. Elle songeait à l'histoire si triste du vieux vagabond, dont une trahison avait perdu l'existence. Songer à rompre avec sa passion était un acte héroïque qui la tentait. Puis elle se disait: Qu'ai-je donc à reprocher à mon mari!... d'être trop bon, de trop m'aimer.. je suis bien malheureuse de ne pas l'aimer comme j'aime M. de Bourgneuf... Pourtant, si, comme me l'a dit cet étranger, le comte ne m'aimait pas; cela pourrait bien être un châtiment. Elle succomba à la fatigue et s'endormit.

Une heure après, Jean se levait et se mettait à l'ouvrage, triste et fatigué. Le découragement l'accablait de ses ailes de plomb. Cet homme si brave à l'ouvrage dans ses jours de bonheur ne travaillait plus qu'avec indifférence. Bien qu'il ne crût pas à l'infidélité de sa femme, ce malheureux avait acquis l'infernale certitude qu'Hélène ne l'aimait pas. Il avait la tête pleine de nuages de feu ; mais il était silencieux comme les murs qui l'entouraient. La vieille ravaudeuse descendit à la cave, où il travaillait, avec une tasse de bouillon à la main.

— Jean, lui dit-elle avec une émotion qu'elle tâcha de dissimuler (la bonne femme sentait qu'il y avait dans la maison quelque chose d'extraordinaire); Jean, vous n'avez pas assez dormi. Vous vous mettez trop à l'ouvrage. Jean leva la tête et jeta un regard morne sur la bonne voisine que ce regard atterra.

— Vous ferez bien de prendre votre café, ajouta-t-elle en lui présentant la tasse qu'elle tenait à la main.

— Merci, bonne Catherine, je n'ai pas faim.

— Cela pourtant vous remettrait.

Jean fit tourner sa meule sans répondre, il était tout entier à ses pensées de désespoir.

— Seriez-vous donc malade, mon garçon! demanda la bonne ravaudeuse avec inquiétude.

— Oui, Catherine, répondit Jean ; je suis malade d'une maladie dont je deviendrai fou, si je n'en meurs.

— Allons, voyons, mon garçon, n'allez-vous pas encore vous mettre martel en tête? lui faisant comprendre qu'elle voyait bien qu'il était en proie à un accès d'humeur noire provoqué par sa jalousie. Jean prit la main de la bonne femme qu'il pressa dans les siennes. Il y avait une telle émotion dans cette action silen-



Bonjour, mon cher homme!

cieuse du coutelier, que Catherine en fut toute troublée.

— Vous devriez arracher ce bandeau de vos yeux, mon garçon.

— Sans doute, s'écria Jean, je suis aveugle, n'est-ce pas, ma bonne Catherine? Plaise au ciel qu'il en soit ainsi! je ne serais pas si malheureux étant plus indifférent. Je suis bien sot, en effet, d'aimer ma femme, moi! C'est vrai, on est sans pitié, on raille l'âme en peine, ce jaloux, ce forçat abruti sous ses fers. Cet homme qui ne voit autour de lui que mensonges, trahisons; que regards fugitifs; faux amis empressés de lui prendre sa femme; un avide ennemi que dans l'ombre il coudoie; de venimeux serpents toujours prêts à se glisser chez lui par des chemins secrets. En effet, plus inquiet que le chien dans son chenil, au regard du jaloux l'hymen est un fer rouge, c'est l'amour qui sourit sous les traits de la mort; et, par un contre-sens de notre esprit malade, l'âme en feu, menacer, et pantelant d'amour, vouloir se faire craindre, ou tonnant de la voix, foudroyant du regard, sur un front adoré suspendre la menace; le sourire à la bouche, esclave adroit ou lâche, scruter le fond d'un cœur pour voir ce qu'on y cache, interpréter un mot, accuser sourdement un coup

d'œil, un mouvement, faire un noir démon d'une fidèle épouse: voilà ce que ressent cet aveugle qui se brise le front au mur d'airain de la jalousie et que chacun raille.

— Avec un peu de raison, Jean, la paix reviendrait chez vous, car enfin...

— La raison ! la raison ! fit le coutelier en interrompant la pauvre femme, la raison ! vous voilà tous, vous ne savez pas tout. Des douleurs que j'endure ce n'est que la moitié. Ce mal, ma bonne Catherine, dans mon intérieur me poursuit pas à pas. Chez moi, l'ennui s'assied ainsi qu'une statue ; il me brise, il me glace. Si je parle à ma femme, sa réponse est ici et sa pensée ailleurs. Si je lui prends la main, je ne sais quel nuage passe sur son visage pour l'obscurcir encore ! on ne me sourit pas, on semble me subir... Si je me plains, d'étranges soupirs se font jour au milieu des sanglots et des pleurs. Pour repousser mes vœux, on a toujours des armes, pour me fuir un prétexte, et pour tout vous dire, Catherine, jusqu'à mon chevet se traîne le dégoût. On frissonne, on gémit, on s'épouvante et, vivant séparés sans cesser d'être ensemble, moi, vil supplicié, dans la honte et les pleurs fleurit ma passion. De sourire à ma peine si on essaie enfin, c'est plus affreux encore et cela vous effraie, on le fait d'un regard plus froid que n'est au cœur la lame d'un couteau. Je sais tout cela, je me dis tout cela, donc que je raisonne. Je raisonne, mais je ne puis me vaincre. Ah ! Catherine, Hélène est bien loin de croire son mari si malheureux !

Jean avait bien laissé percer à travers mille tracasseries, à travers ses mauvaises humeurs et quelques menaces insensées, la fougue de sa passion; pourtant il ne s'en était jamais ouvert complétement à la vieille voisine. Ce qu'il venait d'exprimer de ses souffrances avait touché la bonne ravaudeuse au point de lui ôter l'usage de la parole et ne savoir que dire pour consoler le pauvre Jean. Pourtant elle se retira en lui disant :

— Hélène est une honnête femme. Vos soupçons l'auront blessée, vos emportements effrayée : l'amour s'est enfui de votre maison par la porte de la peur... Cependant il me semble que depuis quelque temps Hélène est moins triste et qu'elle se plaît aux fêtes où vous allez ensemble; qu'elle ne s'ennuie pas avec vous.

— Je l'ai cru, répondit le coutelier, depuis ce jour où Daniel m'avait donné ce conseil que j'ai trouvé bon de suivre... Mais hier... Ici Jean se passa la main sur le front comme pour en chasser un souvenir pénible, et mit la main sur son cœur comme pour en suspendre les battements extraordinaires. Catherine, qui redoutait les accusations indiscrètes d'un emportement jaloux, s'éloigna en murmurant :

— Allons ! allons ! mon garçon, vous êtes un grand enfant, vous ne connaissez rien au cœur des femmes. Je vous dis, moi, qu'Hélène vous aime, entendez-vous; Hélène vous aime !

Comme elle remontait l'escalier, quelqu'un lui serra la main et l'embrassa doucement, en disant tout bas :

— Merci, ma bonne Catherine !

C'était la femme du coutelier. Elle aussi, tourmentée dans sa conscience, voyant les souffrances que son mari endurait à cause d'elle, ayant pesé dans sa tête ces noms : vertu, amour, devoir, elle s'était dit : Je serais la plus abominable des femmes, si je torturais cet homme qui a sein de moi comme d'un enfant, qui est juste dans sa vie, sage dans sa conduite, inflexible pour les mauvais cœurs, humain jusqu'à faire manger les mendiants à sa table. Un tel homme, qu'est-il ! l'ange du devoir. Je veux lui emprunter ses ailes, ajoutait Hélène, et me sauver avec lui. Puis la comparaison du comte de Bourgneuf, sa conduite opposée à celle du coutelier lui vint naturellement à l'esprit. Et puis ce mot terrible de l'étranger : Il ne vous aime pas ! la glaçait.

Cet homme, en effet, disait-elle encore, quel usage fait-il de sa fortune! de quels traits de grandeur, de quels actes bienfaisants est-il question autour de lui! Cet homme charmant n'est ni bon ni mauvais. L'homme des Variétés a sans doute raison, le comte a plus de caprice que d'amour, plus d'imagination que de passion. Il tâche d'échapper aux ennuis de l'oisiveté en trompant son cœur sur un sentiment qu'il n'éprouve pas. Hélène avait trouvé de Bourgneuf on ne peut plus tiède au bal des Variétés. Le costume dont il était revêtu lui avait paru de mauvais goût; bien qu'Hélène fût loin de désirer son amant en habit de marquis, elle eût pourtant désiré un costume plus en harmonie avec son titre, avec sa passion. Ce n'est que longtemps après qu'elle se rendit compte de l'embarras que la vue du comte en débardeur lui avait causé. Hélène aimait mieux son mari en faux nez; et comme elle avait de la droiture dans l'esprit, elle ne craignait pas de se l'avouer. Puis elle songea que de Bourgneuf s'était engagé, dans une lettre qu'il lui écrivait, de renvoyer Lauretta, qu'il lui avait renouvelé cette promesse au bal. S'il renvoie cette femme qu'il garde chez lui depuis dix ans, cet homme est donc un méchant homme! Il l'a aimée pourtant; s'il l'a aimée, et il parle de la renvoyer, qu'est-ce donc que l'amour! Il peut donc arriver, un jour, que l'on ne plaise plus, et alors... alors on subit le sort des Lauretta. Encore une fois, qu'est-ce que l'amour! Puis, se repliant sur la vertu, elle se demandait aussi ce que c'était, et une voix lui répondit : Ma fille, la vertu, c'est la foi dans ses engagements. La femme qui n'est plus la providence de sa famille et la conscience de son mari cesse d'être vertueuse. Cette voix qui parlait ainsi à Hélène était la parole de la vieille ravaudeuse.

— Va, mon enfant, va embrasser ton pauvre homme, ajoutait-elle en franchissant les derniers degrés de l'escalier.

— Je me suis levée pour cela, répondit Hélène en pénétrant dans la cave où Jean travaillait. Puis, fit-elle avec un regard brillant de sérénité, je vais lui annoncer une nouvelle qui le comblera de bonheur, je l'espère.

Le coutelier, absorbé dans sa douleur, occupé de son travail, debout en face de l'étau, et limant bruyamment, tournant le dos à la porte, ne vit ni n'entendit sa femme qui lui dit en entrant, comme une conscience sûre d'elle-même :

— Bonjour, mon cher homme!

A cette voix si aimée, à la façon surtout avec laquelle elle se faisait entendre, Jean se retourna comme quelqu'un que l'on réveillerait en sursaut.

— Hélène! se dit-il; puis il garda le silence. La lime seule répondit au bonjour d'Hélène, qui se prit à sourire en ajoutant :

— Tu m'attendais pour déjeuner, sans doute? Tu es donc bien pressé, que tu ne prends ni le temps de me répondre, ni le temps de boire ton café! Veux-tu que je t'aide? fit Hélène en portant la tasse à ses lèvres. Puis, s'arrêtant à moitié chemin, tiens! commence, tu m'en garderas; et comme Jean rougissait de l'embarras dans lequel sa femme le jetait avec cette gentillesse inaccoutumée, Hélène lui dit en prenant son mari par le cou et posant son frais visage contre le sien :

Ceci était pour : on ne me sourit pas.

— Est-ce que tu ne m'aimes plus!

A cette question dite d'un accent que le pauvre coutelier ne connaissait point à sa femme, son cœur se fendit, et une larme d'attendrissement vint mouiller sa paupière. Hélène déposa deux baisers sur les paupières humides de son mari. Jean suffoquait, Hélène enleva la lime aux mains de son époux et le fit asseoir, ensuite elle s'assit sur les genoux de cet excellent homme, qui était vraiment bon quand sa maladie de jalousie laissait sa raison libre, et prenant la tasse au café, elle la porta à ses lèvres et lui dit en la lui présentant à son tour :

— A présent, je suis bien sûre que tu boiras.

Il y avait dans tout cela un tel parfum de probité, une grâce si naturelle, que Jean, cette fois, ne put s'empêcher de sourire; il but donc.

— Eh bien! eh bien! fit Hélène, l'arrêtant soudainement, comme si tout allait y passer; voyez donc s'il m'en laissera! Monsieur, vous ne m'aimez pas. Elle lui prit la tasse des mains et la vida d'un trait, affectant de poser ses lèvres où son mari avait mis les siennes. Ceci était pour l'accusation de dégoût. Le coutelier regarda sa femme dans les yeux comme pour y découvrir la raison de cette exaltation, de ce retour inattendu. Hélène supporta ce regard sans éprouver la moindre contrainte. En ce moment toute l'honnêteté de son cœur se répandit sur son visage. Jean crut voir le soleil illuminer sa cave. Il pressa Hélène contre sa poitrine avec un remords en lui-même de la soupçonner encore.

— Ainsi, continua Hélène, vous me regardez et vous ne me trouvez pas changée.

—Ah! si, fit le pauvre Jean en embrassant sa femme; si, ma bonne amie, je te trouve bien changée.

— Dame, aussi, c'est que je souffre un peu. Je suis pâlie, n'est-ce pas?

— Tu es toujours pour moi la plus belle des femmes.

— Ce qui n'empêche pas que j'ai un peu de fièvre.

— Tu souffres! répondit Jean avec inquiétude.

— Oh! rassure-toi, mon bon Jean, cela ne sera rien. Je te dois bien cela, puisque tu dis que je te rends malheureux.

Le coutelier regarda sa femme avec attention et il lui trouva en effet les traits altérés. Cela l'inquiéta.

— Il faudra, dit-il, en pressant les deux mains d'Hélène dans les siennes, il faudra, ma petite femme, consulter quelqu'un si cela continue.

— J'espère bien que cela continuera, répondit Hélène, et que ce ne sera pas la dernière fois.

—Comment! est-ce qu'il y a longtemps que tu souffres?

— Non; mais il y a bien deux mois que j'éprouve des malaises; mais cela m'est égal, si cela te fait bien heureux.

—Des malaises! Des malaises de quoi, ma bonne amie! Des malaises qui me rendront heureux.

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— Ingrat tout le monde le voit déjà.

— Je n'y suis pas.

— Jean, tu es mari...

— Eh bien?

—Eh bien! dans six mois tu seras père. Et Hélène, en disant cela, cachait son visage inondé de rougeur dans la poitrine de son mari.

Ceci était pour : on semble me subir.

Pour la première fois, Jean connut les larmes du bonheur, et il songea à cette parole de la vieille ravaudeuse :

Votre femme vous aime.

Et dans cet aveu de sa femme, Jean venait de le croire pour toujours.

## XVIII.

### L'égalité civile.

Lauretta rentra chez elle vieillie de dix ans, tant la scène du bal des Variétés l'avait bouleversée. Se retrouver après vingt ans en face de son passé, dans la personne de son mari, dont un mot avait

fait envoler tous ses rêves d'ambition, c'était là un de ces coups de la fortune auquel elle était loin de s'attendre et que son égoïsme n'avait jamais voulu prévoir. D'un clind'œil, cette femme avait entrevu, comme aux lueurs des éclairs, l'abîme qui l'entourait. Puis Daniel avait dit un mot terrible. Tu n'es plus assez jeune pour le métier des amours. Un mot qui était une honte et une misère. Ainsi la coutelière allait triompher; quel intérêt Daniel avait-il à protéger cette femme? Voilà une question que Lauretta se posa en réfléchissant beaucoup, mais qu'elle ne put approfondir. Pourtant, avec un peu de logique et peut-être aussi avec un peu de cœur, elle aurait dû se dire: Daniel ne tient plus à rien au monde. Il ne supporte pas même l'existence, il la traîne après lui; son cœur ressemble aux haillons qu'il porte : il est en pièces. Qui peut donc le pousser à ressusciter aujourd'hui? Examinons : je l'ai quitté en lui laissant dans les bras une petite fille qui aurait vingt-deux ans aujourd'hui. Cette petite fille pourrait bien être une femme à présent, une jolie femme même, avoir les yeux bleus de son père et ses cheveux blonds. Cette femme pourrait bien être la femme du coutelier et moi sa mère.... sa rivale!... Et Daniel, en face d'un pareil opprobre, aura secoué la poussière du néant sous laquelle il se plaisait, disait-il, à s'ensevelir vivant, pour y retrouver son cœur de père, et il se sera dit : Il faut empêcher une faute, et séparer deux hontes. Il la connait, cette enfant, et il ne veut pas être connu d'elle... Si Daniel était riche, il serait déjà dans les bras de sa fille, s'était dit Lauretta. Cette femme sans cœur venait de rendre une éclatante justice au caractère de l'homme qu'elle avait abandonné. Puis elle s'arrêta sur un mot : une enfant que tu aurais fait tuer si je ne m'étais pas trouvé là. . Une enfant! Mais il n'y a qu'une enfant au monde à qui Daniel puisse prendre un intérêt si vif.

Lauretta ne voulut pas aller plus avant. Elle baissa la tête et se tut. Hélène n'avait plus de rivale.

En ce moment un personnage en guenilles se promenait devant la grande grille du bois de Boulogne, attendant quelqu'un. Et de Bourgneuf, suivi de deux amis, descendait de voiture, une boîte à pistolets à la main.

— Ainsi, disait l'un des deux personnages qui l'accompagnaient, tu ne sais pas à qui tu as affaire?

— Je l'ignore. Peu m'importe, du reste, puisque j'ai été insulté.

— Encore, ne faut-il pas se commettre. Tu pourrais bien avoir affaire à quelque maquignon

— Ça n'est pas une raison.

— Et ton titre, cher?

— Ah çà! mon bon ami, tu oublies toujours que nous vivons sous le régime de l'égalité.

— D'égalité devant la loi; mais devant les hommes, c'est autre chose.

— J'ai été insulté.

— Par ton bottier, peut-être. Alors, monsieur le républicain, s'il en est ainsi, je vous conseille de vous incliner devant l'égalité civile. C'est une belle occasion.

Comme ils dépassaient la grille du bois, le vieux vagabond vint droit au comte et lui dit :

— Monsieur le comte, laissez là ces messieurs pour un moment, j'ai à vous parler sans témoins.

De Bourgneuf ne fut pas peu surpris de se voir accoster par un tel personnage.

— Est-ce que c'est encore un représentant de l'égalité civile? dit en riant le témoin du comte, en s'éloignant à un signe de main que fit de Bourgneuf. Le vieux vagabond l'entraîna derrière une touffe de hêtres, et lui dit rapidement :

— Monsieur le comte, je suis l'homme du bal des Variétés.

— Est-ce que le carnaval continue? s'écria de Bourgneuf, avec ironie, pen-

sant que son adversaire manquait au rendez-vous et lui jouait une farce indigne.

— Oui, monsieur le comte, Mais ce n'est que le carnaval de la vie, répliqua le mendiant, je vous assure que je suis l'homme du bal des Variétés ; et il lui raconta la scène en détail. Le comte n'en douta plus, seulement il comprit que ses pistolets devenaient inutiles.

— Je ne pense pas que vous soyez un prince fugitif, caché sous un déguisement, dit de Bourgneuf, étonné du regard hautain de son adversaire et de la fermeté de son langage.

— Non, monsieur le comte; je ne suis qu'un mari.

— Un mari!

— Oui, monsieur le comte, un mari qui se met sous la protection de l'égalité civile.

— Oh! oh! nous y voilà, pensa de Bourgneuf. Est-ce que vous avez à vous plaindre d'une femme, vous?

— Oui, monsieur le comte.

— Et combien gagnez-vous à cela? fit de Bourgneuf avec impatience.

Pour toute réponse Daniel se contenta de montrer au gentilhomme ses vêtements en lambeaux. Cette action fit rentrer le comte en lui-même.

— Cette femme que j'ai aimée, je l'ai rencontrée l'autre soir au bal des Variétés où j'étais, où vous m'avez vu, déguisé en bourgeois, comme vous en débardeur, continua le vieux vagabond, où j'ai vu son amant, mon rival, monsieur le comte.

— Vous, un rival?

— Sans doute, puisque ma femme a un amant.

— Qui la mène au bal?

— En équipage, qui la couvre de soie et d'or.

— Pourrait-on connaître le nom d'un pareil fou?

— Il se nomme le comte de Bourgneuf. Ici Daniel éleva la voix. De Bourgneuf devint pâle. L'égalité civile lui apparut dans toute sa hideur. Puis il se dit : Cet homme vient demander part à deux, sans doute. Puis enfin il lui dit tout bas :

— Vous, le mari de Lauretta!

— Lisez, monseigneur, fit Daniel, en présentant au comte son acte de mariage. La honte et la colère dévoraient l'âme de de Bourgneuf. Il redoutait un scandale. Le comte de Bourgneuf, l'entreteneur de la femme d'un mendiant!

— Ce n'est pas ma faute s'il vous a plu de pousser si loin l'égalité, fit Daniel avec ironie ; mais je ferai observer à monseigneur qu'il est justiciable, aux termes de la loi, comme un simple mendiant, justiciable de la 7e chambre, c'est-à-dire de la correctionnelle.

— Que prétendez-vous faire? qu'exigez-vous de moi? lui dit-il avec inquiétude; que je vous rende votre femme ?

— Non, monsieur le comte.

— Alors vous voulez des dommages?

— Et des intérêts.

— Eh bien! parlez, fit de Bourgneuf, charmé de trouver une issue à cette impasse où il se trouvait pris. Qu'exigez-vous de moi?

— J'exige de vous, monsieur le comte, et rien de plus, les lettres que la coutelière vous a écrites.

— De quel droit exigez-vous ces lettres? s'écria de Bourgneuf qui devint rouge à cette demande inattendue.

— Du droit qu'un père a sur sa fille, monsieur le comte, ou de l'intérêt qu'il lui porte, qu'il a le droit de lui porter.

De Bourgneuf demeura interdit.

— Me faudra-t-il aussi vous présenter l'extrait de naissance d'Hélène, monsieur le comte?

— Vous aurez ces lettres, monsieur,

répondit de Bourgneuf, chez qui l'orgueil blessé venait de tuer l'amour.

— Voici les vôtres, monsieur le comte.

Daniel avait écrit une longue lettre à Catherine pour décider Hélène à rendre celles du comte. Hélène, d'après tout ce qui se passait, d'après la révélation soudaine d'un petit être qui remuait dans son sein, avait consenti, en disant à la vieille ravaudeuse :

— Je ferai tout ce qu'on voudra, ma bonne mère, pour donner le repos et le retrouver. Hélène, comme on l'a vu, avait tenu parole.

De Bourgneuf ouvrit tranquillement son portefeuille, en tira trois lettres qu'il remit au mendiant en échange des siennes.

— Merci, monsieur, dit alors Daniel, je vous tiens quitte du reste, et il s'éloigna à grands pas, laissant de Bourgneuf confondu de la bizarrerie d'un tel personnage.

— Eh bien, cher, s'écria un des témoins du comte, en le voyant venir vers eux tout pensif, à qui avons-nous affaire?

— Au Code civil, répondit de Bourgneuf. Allons déjeuner ! Il fut impossible à ses amis d'obtenir de lui d'autres explications.

Le lendemain on racontait dans les salons que, à la suite d'un entretien avec un mendiant, le comte de Bourgneuf était parti pour un long voyage, abandonnant son riche mobilier à une femme qui vendit tout pour se faire sœur de charité.

## XIX.

### L'adieu.

Le même jour, la bonne Catherine avait reçu des mains du vieux mendiant trois lettres avec une autre écrite par Daniel lui-même. Il avait dit à la bonne ravaudeuse :

— Catherine, je remercie le ciel qui t'a placée auprès d'Hélène. Nous avons joué ensemble dans notre jeunesse. Tu m'as connu, toi, tu sais si je fus un méchant homme... tiens, remets ceci à l'enfant; maintenant tu peux lui parler de son père; mais à elle seule, rien qu'à elle.

— Voyons, Daniel, viens auprès de tes enfants, laisse là ta besace, rentre dans la vie... je sais que tu n'es pas heureux de vivre ainsi.

— Non, Catherine, répondit Daniel avec amertume. Il est trop tard ! Et il s'enfuit, sans attendre de réponse.

Un soir que Jean était sorti, Hélène lisait une lettre que la vieille ravaudeuse lui avait remise. Cette lettre disait :

« Ma chère fille,

« Ton père n'a jamais cessé d'avoir « les yeux fixés sur toi. Ne pouvant rien « faire pour elle, je n'ai pas voulu que « ma fille connût un père inutile. Aime « ton mari, fais ton devoir, et n'écris « plus de lettres. Tu ne sauras jamais de « quel prix il m'a fallu acheter celles-ci. « Jean est un honnête homme, tu serais « impardonnable, si tu l'avais trompé. « Tu vois, ma fille, que je ne t'ai pas trop « abandonnée.

« Adieu!

« Ton pauvre père,

« Jacques Daniel. »

Longtemps, longtemps après cette histoire, le coutelier reçut une lettre d'un curé de village, son ami, dont voici le contenu :

« Un pauvre vieux mendiant que vous « connaissiez, vient de mourir dans une

« grange et sur la paille ; nous l'avons en-
« terré avec tous les honneurs funèbres
« possibles.

« Le curé P.,

« au village de Soucy. »

A cette lecture, Jean regarda sa femme qui tenait sur ses genoux un joli garçon ressemblant au coutelier comme deux gouttes d'eau, et surprit des larmes dans les yeux d'Hélène.

— C'est le pauvre homme sans doute qui a soupé un soir avec nous, dit Jean.

— Oui, dit Hélène, après un long soupir. Jean sortit pour ne pas laisser voir son émotion à sa femme, et une fois dehors, se mit à pleurer en se disant : Je ne sais; mais j'ai toujours pensé que ce bon pauvre était pour moitié dans la conversion de ma femme.

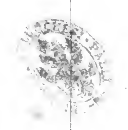
Quelques jours après, Hélène et son petit garçon étaient en deuil. Jean, en voyant sa famille ainsi, demanda :

— De quelle douleur sommes-nous frappés, femme?

— C'est grand-papa qui est mort, père, s'écria le petit garçon tout en larmes. A ce cri, le coutelier tomba dans les bras de sa bonne Hélène, et trois enfants pleurèrent le malheureux Jacques Daniel!

Avril 1853.



Paris. — Imp. Lacour et Cᵉ, rue Soufflot, 16.